
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

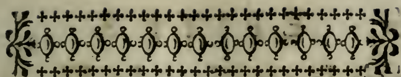
LES AMUSEMENS DES *GENS D'ESPRIT.*



A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M DCC LVI.



EPITRE

A M***

MONSIEUR,

ÊTRE moins jaloux de ſa réputation, qu'enyvré du déſir de s'enrichir, croupir dans une ignorance groſſiere, & ne reconnoître pour gens de mérite que les favoris de la fortune, tel étoit autre-

fois le caractere des Financiers ; caractere auſſi mépriſable qu'il étoit injurieux à l'humanité, caractere auſſi commun dans un tems plus reculé qu'il eſt rare de nos jours. En effet combien y en a-t-il parmi nos modernes Financiers qui préferent la gloire d'encourager les talens, d'exceller eux-mêmes dans toute ſorte de connoiſſances, à la folle ambition d'entaſſer richeſſes ſur

richeſſes ? Ce trait vous regarde, Monſieur, plus que perſonne : il eſt d'autant plus flateur pour vous que vous êtes encore dans un âge où, pour l'ordinaire, la vivacité des paſſions étouffe les conſeils de la raiſon ; elle vous a cependant toujours ſervi de guide. Auſſi quels progrès n'avez-vous pas fait dans la connoiſſance de pluſieurs Langues, des Belles Lettres, de l'Hiſtoire Natu-

relle ? Malgré les occupations de votre état, vous trouvez encore des momens pour orner votre esprit : vos conversations ont l'avantage de réunir l'utile & l'agréable. C'est sur-tout auprès de vous, MONSIEUR, *que j'ai appris à discerner le bon d'avec le médiocre de nos Auteurs. C'est à votre goût que je dois le choix que je vous présente de quelques-unes de leurs pensées.*

J'ai pris la liberté d'en hazarder aussi de ma façon ; elles feront dans ce Livre l'effet que font les ombres dans un Tableau.

Je suis avec un respectueux attachement & la plus parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre, &c.



PREFACE.

LEs Imprimeurs considerent ordinairement un Manuscrit qu'on leur présente sans Préface, comme un édifice sans fondement, ou comme un corps sans ame. Je n'en fais donc une que pour prévenir ceux qui liront cet Ouvrage, si je puis l'appeller ainsi, que j'ai fait tous mes efforts pour empêcher qu'il ne fût mis au jour : il n'étoit destiné que pour moi

ſeul. Je puis même dire avec le plus célébre Ecrivain de ce ſiécle : « De » tous les Auteurs, il n'y » en a point que je mé» priſe plus que les Com» pilateurs, qui vont de » tous côtés chercher des » lambeaux des Ouvrages » des autres, qu'ils placent » dans les leurs, comme » des pieces de gazon » dans un parterre ; ils » ne ſont point au-deſſus » de ces ouvriers d'Impri» merie, qui rangent des » caracteres qui, combi» nés enſemble, font un » Livre, où ils n'ont four-

» ni que la main. Je vou-
» drois qu'on reſpectât les
» Livres originaux, & il
» me ſemble que c'eſt
» une eſpece de profana-
» tion de tirer les pieces
» qui les compoſent du
» ſanctuaire où elles ſont,
» pour les expoſer à un
» mépris qu'elles ne mé-
» ritent point. Quand un
» homme n'a rien à dire
» de nouveau, que ne ſe
» tait-il? Qu'a-t-on à faire
» de ces doubles emplois?
» Mais je veux donner un
» nouvel ordre. Vous êtes
» un habile homme : c'eſt-
» à-dire que vous venez

» dans ma Bibliotheque,
» & vous mettez en-bas les
» Livres qui ſont en-haut,
» & en haut ceux qui ſont
» en bas ; vous avez fait
» un chef-d'œuvre.

Telles ſont les bonnes raiſons que j'ai oppoſées aux inſtances de quelques amis auxquels j'avois confié ce Recueil. Ils ont malgré cela exigé que je le donnaſſe au Public : ne dût-il m'en revenir que la ſatisfaction qu'il m'a paru que cela leur feroit à eux-mêmes, je ſerai content.



AMUSEMENS DES *GENS D'ESPRIT.*

I.

Des Livres.



CE qui fait avec la réputation d'un Livre celle de l'Auteur, c'eſt ſouvent moins un mérite réel, qu'un mérite de mode ou de parti, ou le choix d'un ſujet bizarre.

Nous ſommes moins capables de faire des découvertes, que nous ne ſommes habiles à les embellir ; & l'on peut dire qu'il y a plus loin pour nous du néant à l'être que de l'être à la perfection.

Dans la plûpart des Livres l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les Lecteurs ſont aux abois. Il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*, un autre qui a de plus belles inclinations viſe

à l'*in-folio* ; il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion; ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui ſe tue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier. Je ne ſais quel mérite il y a à faire de pareils Ouvrages ; j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruiner ma ſanté & un Libraire.

La fureur de la plûpart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des Livres. Cependant il n'y a rien de ſi

mal imaginé ; la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sotises des hommes fussent passageres, & les Livres les immortalisent.

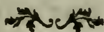
Bien des gens font un amas prodigieux de Livres plutôt par un motif de vanité, que par le désir de s'instruire.

Quoique les mauvais Livres soient en plus grand nombre que les bons, l'Auteur le plus à imiter n'est pas le seul qu'on doive imiter ; *Virgile* trouva de l'or dans le fumier du Poëte *Ennius*.

Si tous les Livres politiques

devoient périr, & que je fusse le maître d'en conserver un seul, je ne demanderois grace (n'en déplaise à M. de *Voltaire*), que pour l'*Esprit des Loix*.

Faire emplette de Livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célébre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.



II.

De l'Esprit.

ON qualifie pour l'ordinaire de bel esprit un homme qui s'attache aux faux-brillans, qui juge sans discernement & donne le prix aux fades pointes. La vraisemblance de la vérité le séduit, l'agréable l'émeut, & le vrai ne le persuade que foiblement. La raison ne le détermine point, mais les manieres. Les discours imposans du bel esprit, & l'art avec lequel il arrange ses paroles, le font

primer ſouvent dans la converſation ; c'eſt une fauſſe lueur qui trompe, & qui s'évanouit dès qu'on examine de près cet éclat qui charme. Enfin le bel eſprit eſt un homme qui a quelque eſpece d'imagination, ſans avoir du bon ſens. Comme le bel eſprit ne dépend que d'une certaine diſpoſition des reſſorts de la machine, un homme dont l'eſprit a brillé pendant quelques années, n'eſt plus le même quand l'âge vient appeſantir ſes organes : la vivacité des eſprits animaux s'émouſſe, une légere altération en retarde ou en précipite le

cours. De-là vient que ces ſortes de génies paroiſſent même journaliers, inégaux, ſombres, taciturnes ; il faut donc faire une différence eſſentielle entre le bel eſprit & le bon eſprit. Celui-ci a le bon ſens & la raiſon en partage ; & comme la raiſon eſt le fruit d'un travail opiniâtre & des méditations profondes, le bon eſprit eſt moins ſuſceptible d'inégalités que le bel eſprit : il n'appartient donc qu'au bon eſprit de donner le ton dans les doctes aſſemblées, de penſer ſolidement, d'examiner ſans prévention, d'admirer le vrai,

& de perſuader ſans beaucoup de peine.

Ce n'eſt pas toujours celui qui a le plus d'eſprit qui brille dans une converſation, mais celui qui s'imagine en avoir davantage.

Je crois qu'on n'a jamais tant d'eſprit qu'avec ceux qui vous en croient.

Il eſt auſſi offenſant de parler avec eſprit, quand on eſt avec des ſots, qu'il ſeroit impoli de parler à l'oreille: le ſot eſt également bleſſé de ces deux choſes, parce qu'il

ignore également ce qu'on dit.

Vous me trouvez beaucoup d'eſprit, dites-vous ; je voudrois pour votre honneur que vous m'en trouvaſſiez moins, vous en auriez davantage.

III.

De l'Imagination.

JE crois, dit un Auteur moderne, que tout s'imagine & que toutes les parties de l'ame peuvent être juſtement réduites à la ſeule ima-

gination qui les forme toutes, & qu'ainſi le jugement, le raiſonnement, la mémoire ne ſont que des parties de l'ame nullement *abſolues*, mais de véritables modifications de cette eſpece de *toile médullaire*, ſur laquelle les objets peints dans l'œil, ſont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais ſi tel eſt ce merveilleux & incompréhenſible réſultat de l'organiſation du cerveau, ſi tout ſe conçoit par l'imagination, ſi tout s'explique par elle, pourquoi diviſer le principe ſenſitif qui

penſe dans l'homme ? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les partiſans de la ſimplicité de l'eſprit ? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être, ſans abſurdité, regardée comme indiviſible.

Rien de plus facile que de prouver un ſyſtême fondé, comme celui-ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination ou cette partie fantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue que ſa maniere d'agir, eſt-elle naturellement petite ou foible ? Elle aura à

peine la force de comparer l'analogie ou la reſſemblance de ſes idées ; elle ne pourra voir que ce qui ſera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement, & encore de quelle maniere ! Mais toujours eſt-il vrai que l'imagination ſeule apperçoit que c'eſt elle qui ſe repréſente tous les objets avec les mots & les figures qui les caractériſent, & qu'ainſi c'eſt elle encore une fois, qui eſt l'ame, puiſqu'elle en fait tous les rolles. Par elle, par ſon pinceau flateur, le froid ſquelette de la raiſon prend des chairs vives & vermeilles ;

par elle les ſciences fleuriſſent, les arts s'embelliſſent, les bois parlent, les échos ſoupirent, les rochers pleurent, le marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté ; elle forme enfin le ſçavant, comme les Orateurs & les Poëtes. Sotement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas ſeulement la na-

ture, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non: comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a méchaniquement conçu, ſans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint; plus il s'ag-

grandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer.

L'organiſation eſt le premier mérite de l'homme ; c'eſt en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la nature, mais ſeulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'induſtrie ; car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſçavans & vertueux ?

Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature ? Nous n'avons des qualités eſtimables que par elle, nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes & comme d'emprunt? Quel que ſoit le mérite, de quelqu'endroit qu'il naiſſe, il eſt digne d'eſtime ; il ne s'agit que de ſçavoir la meſurer. L'eſprit, la beauté, les richeſſes, la Nobleſſe, quoiqu'enfans du hazard, ont tous leur prix, comme l'a-

dreſſe, le ſçavoir , la vertu. Ceux que la nature a comblés de ſes dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refuſés ; mais ils peuvent ſentir leur ſupériorité ſans orgueil & en connoiſſeurs. Une belle femme ſeroit auſſi ridicule de ſe trouver laide, qu'un homme d'eſprit de ſe croire un ſot. Une modeſtie outrée (défaut rare à la vérité) eſt une ſorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire eſt la marque d'une ame belle & grande que décelent des traits mâles, moulés comme par le ſentiment.

Si l'organiſation eſt un mérite & le premier mérite, & la ſource de tous les autres, l'inſtruction eſt le ſecond. Le cerveau le mieux conſtruit, ſans elle, le ſeroit en pure perte, comme ſous l'uſage du monde, l'homme le mieux fait ne ſeroit qu'un payſan groſſier.

Suivant ces principes que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'eſprit ou de génie, car tous ces mots ſont ſynonymes ; & encore une fois, c'eſt par un abus hon-

teux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement avec beaucoup d'imagination, cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention, plus profondément pénétrée des traces ou des images que de leur

vérité ou de leur reſſemblance.

Il eſt vrai que telle eſt la vivacité des reſſorts de l'imagination, que ſi l'attention, cette clef ou mere des ſciences, ne s'en mêle, il ne lui eſt guéres permis que de parcourir ou d'effleurer les objets.

Voyez cet oiſeau ſur la branche, il ſemble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination eſt de même. Toujours emportée par les tourbillons du ſang & des eſprits, une onde fait une trace ; effacée par celle qui ſuit, l'ame court

après, ſouvent en vain, & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable image du tems, ſe détruit & ſe renouvelle ſans ceſſe.

Tel eſt le chaos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées, elles ſe chaſſent comme un flot pouſſe l'autre; de ſorte que ſi l'imagination n'employe, pour ainſi dire, une partie de ſes muſcles pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque tems ſur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber ſur un autre qu'il n'eſt pas encore tems

de comtempler, jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de même ; elle formera les Orateurs, les Muſiciens, les Peintres, les Poëtes & jamais un ſeul Philoſophe. Au contraire, ſi dès l'enfance on accoutume l'imagination à ſe brider elle-même, à ne point ſe laiſſer emporter à ſa propre impétuoſité, qui ne fait que de brillans Entouſiaſtes, à arrêter, contenir ſes idées, à les retourner dans tous les ſens, pour voir toutes les faces d'un objet ; alors l'imagination prompte à juger,

embraſſera par le raiſonnement, la plus grande ſphére d'objets, & ſa vivacité toujours de ſi bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne ſera plus qu'une pénétration clair-voyante, ſans laquelle on fait peu de progrès dans les ſciences.

I V.

Des Sçavans.

LES Sçavans ignorent ſouvent beaucoup de choſes qui ne ſont pas inconnues aux moins inſtruits. L'expérience

périence du monde leur eſt néceſſaire ; on s'y inſtruit de mille choſes que les Livres ne peuvent montrer. D'ailleurs on contracte dans le cabinet un air , un je ne ſçais quoi , que le monde le plus aimable ne ſçauroit effacer. Les études abſtraites & profondes qui font les délices de certains eſprits , & qui les tiennent éloignés du commerce de leurs concitoyens, les rendent étrangers dans la ſociété. Il eſt certain que s'ils pratiquoient un peu le monde, on remarqueroit autant de délicateſſe que de ſolidité dans leurs Ouvrages.

V.

De quelques Auteurs.

J'ADMIRE *Homere* juſques dans les endroits où on l'accuſe de radoter un peu. Je ne crois pas l'admirer, parce que je raiſonne bien; mais je crois raiſonner bien, parce que je l'admire. Quelques-uns prétendent tourner en ridicule ce pere de la Fable, qui n'eſt pas moins le pere du bon ſens. Ses fictions ſont autant d'emblêmes ingénieux, qui ſous un dehors bizarre, cachent les ſecrets

les plus myſtérieux de la nature, les préceptes les mieux raiſonnés de la morale, & les plus utiles maximes de la politique. Tout le monde n'a pas l'eſprit aſſez pénétrant pour débrouiller le ſens admirable de ſes Fables.

Ciceron n'eſt jamais plus élevé que lorſqu'il entreprend de louer quelqu'un. Quelle nobleſſe ! Quelle dignité ! ſoit lorſqu'il fait l'éloge de la clémence & de la valeur de *Ceſar*, ſoit lorſqu'il raconte les aimables qualités du Roi *Dejotarus*, ſoit qu'il loue *Milon*, le Poëte *Archias*,

ou enfin tous ceux dont il a défendu la cauſe. Quelle grandeur d'idées, de ſentimens & d'expreſſions dans ſon Oraiſon en faveur de *Pompée !* Il ſemble en effet que *Ciceron* eſt un Orateur différent lorſqu'il loue, de ce qu'il eſt lorſqu'il ne fait qu'expoſer ou raiſonner, tant il s'éleve, pour ainſi dire, au-deſſus de lui-même.

Ceſar faiſant la guerre aux Germains, décrit les mœurs des Germains ; quelques pages de *Ceſar* ſur cette matiere font des volumes.

Tacite fait un Ouvrage

exprès ſur les mœurs des Germains ; il eſt court cet Ouvrage, mais c'eſt l'Ouvrage de *Tacite* qui abbrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout.

Un Ancien diſoit que l'on doit conſidérer, eu égard à la poſtérité, tout ce que les Auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais été commencé. On ne doit pas juger ainſi des Penſées de M. *Paſcal.* Il me ſemble qu'on auroit tort de ſupprimer ſes admirables productions, quoiqu'elles ne puiſſent recevoir leur perfection, non plus que ces anciènnes figures que l'on

aime mieux laiſſer imparfaites que de les faire retoucher. Les Penſées de *Paſcal* ne ſont, il eſt vrai, que les commencemens des raiſonnemens qu'il méditoit. Elles ne laiſſent pas d'inſtruire profondément. Ce ne ſont que des ſemences, mais elles produiſent leurs fruits en même tems qu'elles ſont repandues. Si ces diamans bruts épars çà & là jettent tant d'éclat & de lumiere, combien n'auroient-ils pas ébloui, ſi ce ſçavant Ouvrier avoit eu le loiſir de les polir & de les mettre en œuvre ? Il ſemble que cet homme incomparable voit les

conſéquences des choſes dans leurs principes.

Lemaître, ſupérieur à tous ceux qui l'ont précédé dans la brillante & pénible carriere du Barreau, lutte ſans ceſſe contre les défauts de ſon tems. Il eſt comme le reſtaurateur de ſon Art; s'il échoue contre les écueils, le grand homme ne s'éclipſe jamais.

Patru, plus correct que *Lemaître*, annonce mieux le goût. Il polit adroitement tous les matériaux qu'il emploie. Il uſe des dépouilles des Anciens comme d'un bien qui lui appartient.

Erad ne manque preſque jamais les impreſſions qu'il veut faire naître. Ses Plaidoyers devroient être lus plus ſouvent qu'ils ne le ſont.

Gillet abondant, inimitable dans les portraits qu'il frappe, ne laiſſe à déſirer qu'un peu plus d'égalité. Son diſcours ſur la langue Françoiſe me paroît un chef-d'œuvre.

Terraſſon attache & plaît même ſouvent juſques dans ſes négligences.

Cochin ſemble formé de l'ame de *Demoſthene* & de celle de *Ciceron*. Il varie ſcru-

puleuſement le ſtyle de ſes Plaidoyers, mais le ſtyle ſimple en fait toujours le fond. Il reçoit les ornemens qui peuvent l'embellir ſans le farder, & les traits ſublimes qui peuvent le relever ſans l'étouffer. C'eſt toujours de la nature & de l'intérieur de ſa cauſe que *Cochin* ſemble tout tirer. On diroit que ce n'eſt pas ſon génie qui s'étend & qui s'éleve, mais plutôt l'intérêt de l'honneur, de la vérité & de la juſtice qui l'inſpire & l'enflamme. Dans une ſeule Cauſe (c'eſt celle de M. le Marquis de *Hautefort*,) *Cochin* ſemble avoir épuiſé

toutes les couleurs que l'éloquence emploie pour varier & animer ſes figures. C'eſt un génie dont la netteté brille dans les matieres les plus embrouillées, la fécondité dans les plus arides, l'invention dans les plus communes; il eſt grand ſans excès, hardi ſans témérité, enjoué ſans licence, plein ſans enflure: *Magna non nimia, ſublimia non abrupta, læta non luxurioſa, plena non tumida.*

Tous les Ouvrages de *Boſſuet* ſont marqués au coin du génie; mais il met beaucoup plus de force dans ſes

penſées que d'élégance dans ſon ſtyle.

Flechier a plus d'art que de génie. Il a moins réuſſi dans ſes Panégyriques que dans ſes Oraiſons Funébres. Dans les premiers, ſon éloquence eſt moins abondante & moins ſublime. La pureté du langage, l'élégance des tours, la fleur des expreſſions, le piquant, &, pour ainſi dire, l'ingénieux des penſées, ſont ſon principal mérite. On lui reproche trop d'uniformité dans ſes figures, trop de ſymmétrie dans ſes périodes, & en général trop d'affectation.

V.... ce perſonnage fameux, qui jòue depuis longtems un rolle ſingulier dans les différentes Cours de l'Europe, a pris lui-même trop de ſoin de ſe faire connoître, pour que j'entreprenne de parler ici en détail des qualités de ſon cœur, & des productions de ſon eſprit. Il y auroit beaucoup de partialité, pour ne pas dire d'injuſtice, à lui refuſer des talens & du génie. Mais il faut convenir auſſi qu'en fait d'Ouvrage, le mérite le plus vanté n'eſt pas toujours le plus digne de l'être. L'extrait d'un *Parallele du Lutrin & de la Henriade*,

qui me tomba entre les mains, il y a quelques années, ſuffira pour prouver cette vérité à tout Lecteur raiſonnable. Pour faire un Poëme épique, V.... auroit dû choiſir, à l'exemple d'*Homere* & de *Virgile*, non une ſuite d'aventures liées ſeulement parce qu'elles ſe ſuivent dans le récit, mais une ſeule action; en concerter les principes, les moyens, la fin; lui donner une même ame répandue dans tout le corps. Rien au monde n'eſt ſi frivole que le fond du *Poëme du Lutrin par Boileau*; cependant tout y eſt arrangé, lié. Il y a une

ſeule ame dont l'impreſſion fait agir tous les reſſorts de l'entrepriſe. C'eſt le reſſentiment de la diſcorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les raſſure dans le beſoin ; ils ne ſont que ſes inſtrumens. Mais comme elle n'auroit pas aſſez montré l'opiniâtreté de ſa vengeance, ſi elle n'avoit pas eu des obſtacles à combattre & à vaincre, le Poëte a ſuppoſé la molleſſe & la nuit qui s'oppoſent aux deſſeins de la diſcorde. Cependant celle-ci triomphe malgré les deux divinités, & il ne faut pas moins que la piété & la juſtice

pour l'arrêter dans ſes progrès. L'action eſt une, ſimple : c'eſt un Lutrin rétabli & renverſé par eſprit d'animoſité ; tout tend à ce ſeul point, tout y eſt lié ; & ſi le dénouement arrive par un dieu, c'eſt que la querelle étoit formée par une divinité, la diſcorde. D'ailleurs il étoit naturel que la piété & la juſtice jugeaſſent un démêlé de Chanoines, & donnaſſent la paix aux vainqueurs & aux vaincus. Dans la Henriade, l'Auteur fait commencer une action par un Prince, & la fait finir par un autre : l'un eſt d'un caractere foible, l'autre d'un caractere

grand. Quelle gloire pour un héros d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entrepris ! En général il paroît que la Henriade est un Ouvrage où il y a plus d'esprit que de génie, plus de brillant que de richesse, plus de coloris que de dessein, plus d'histoire que de poësie. L'Auteur a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage ; mais effrayé de la dépense, s'il eût fallu le refondre, il a mieux aimé y coudre ses morceaux brillans, y jetter quelques liaisons artificielles pour déguiser ses défauts, & réparer en quelque sorte le vice de l'Architecture. Mais

ces Additions ont donné plus d'étendue à l'édifice, ſans le rendre plus régulier. On trouve néanmoins dans la Henriade des Vers très-bien faits, très-harmonieux, des deſcriptions très-touchantes; par exemple, le Tableau de la retraite du ſage Vieillard & ſon diſcours. La mort de *Coligny* eſt admirable. *Henri IV* raconte, on ne peut pas mieux, la bataille de *Coutras*, à quelques Vers près, où il fait ſon éloge habilement, après avoir fait le modeſte. L'Auteur a dû être content, (& de quel de ſes Ouvrages ne l'eſt-il point?) De la

peinture qu'il a faite des Courtisans. Il y a encore dans le quatrieme Livre des morceaux qu'il a travaillés avec complaisance, comme celui de la Discorde qui va trouver la Politique à *Rome*. On ne pardonne pas à V... de s'en prendre aux Chefs de l'Eglise quelques Vers après ; il auroit dû jetter un voile respectueux sur cette partie, parce qu'il n'est pas sensé de décrier une Eglise dans le giron de laquelle il veut ramener son héros. Il étoit sans doute à Londres, quand il fit l'édition sur laquelle on a fait cette critique. On peut en-

core citer comme quelque chofe de beau le départ de *Jacques Clement* pour aller affaffiner le Roi. Le crayon du fiécle de Louis XIV dans le feptieme Chant eft digne d'un grand Maître. La bataille d'*Ivri* eft fort belle. Le neuvieme Livre a des endroits charmans : il femble même que V. . . ait plus de facilité à réuffir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs. Enfin ce Poëme eft par-tout étincellant, & s'il n'éclaire point, au moins il éblouit. Si l'Auteur, au lieu de s'amufer à travailler *la Princeffe de Navarre* , à compofer fes *Lettres Philofo-*

phiques, à mettre au jour *le Temple du Goût*, à répandre dans le Public des *Libelles* contre ſes prétendus ennemis & à réduire *Newton* à la portée de tout le monde, ſe fût remis de bonne grace à refondre & à rebâtir ſa Henriade, après tous les avis qu'on lui a donnés, toutes les lumieres qu'il a acquiſes, toutes les facilités que l'uſage & l'habitude d'écrire, de penſer & de ſentir lui ont procurées, il auroit peut-être fait un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on eſtime le plus.

J'ai lu & entendu dire

ſouvent : *On ne critique que les bons Ouvrages, c'eſt même leür donner un degré de bonté qu'ils n'avoient pas.* Il s'enſuivroit de ce raiſonnement, ou que tous les Ouvrages de V... qui ont eſſuyé ſouvent la cenſure la plus amére, ſont bons, ou que tous les Ecrits de Fontenelle, qui ont obtenu dans tous les tems les éloges les plus diſtingués, ſont mauvais. Fauſſes conſéquences ! Conſultons le ſentiment des Auteurs. En eſt-il parmi eux à qui les Critiques faſſent plus de plaiſir que les applaudiſſemens ? L'amour propre, dont l'empire ſe fait ſentir dans

tous les hommes à chaque instant, démentiroit leur aveu. Il eſt donc vrai de dire que moins un Ouvrage prête à la ſatyre, plus il doit être excellent ; que plus un Auteur entraîne les ſuffrages du grand nombre, moins il doit avoir mauvaiſe idée de ſes productions. Celles de Fontenelle lui ont attiré autant de partiſans, que celles de V... lui ont ſuſcité d'antagoniſtes : mon deſſein au reſte n'eſt pas d'exalter l'un aux dépens de l'autre ; je conviendrai même que V... a le don de charmer & d'étonner ſes Lecteurs, mais Fontenelle a le talent de

les inſtruire & de captiver leur eſtime. Enfin pour critiquer comme il faut M. de V... & pour louer comme il convient M. de Fontenelle, il faudroit avoir le caractere de l'un & l'eſprit de l'autre.

VI.

Des Rois.

LA puiſſance des Rois a été priſe ſur celle des peres ; ils ſont à l'égard de leur peuple ce que ſont les peres à l'égard de leurs enfans : une nation eſt pour ſon Roi, ce qu'une famille eſt

pour ſon chef ; le reſpect & l'obéiſſance ſont l'hommage des peuples, la vigilance & l'amour ſont l'ame des Rois : la ſoumiſſion des uns & l'autorité des autres feront leur durée & leur bonheur.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Anciens ont dit dans leurs Ecrits que les peuples ſeroient heureux, quand les Rois ſeroient Philoſophes, parce que la Philoſophie changeroit le Héros le plus ſanguinaire & le plus cruel en un Héros humain & pacifique, & le Prince borné, en un Prince éclairé.

Un

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, eſt un lion qui céde à la main qui le flate ou qui l'appaiſe : celui qui craint la Religion ou qui la hait eſt comme les bêtes ſauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de ſe jetter ſur ceux qui paſſent : celui qui n'a point du tout de Religion eſt cet animal terrible qui ne ſent ſa liberté que lorſqu'il déchire & qu'il dévore.



VII.

De la Cour.

LA Cour, ce riant séjour des plaisirs, ce centre fameux où toutes les passions se réunissent, est le rendez-vous choisi des objets les plus propres à séduire les sens; c'est là qu'entrainée par le torrent de la coutume, l'ame se trouve enveloppée d'un tourbillon d'amusemens où son innocence lui échappe, presque sans qu'elle s'en apperçoive; c'est là que dans un chaos, que l'on ne dé-

brouille pas aiſément, on voit ſortir du ſein de la molleſſe des femmes qui étalent avec art l'éclat dangereux de leurs charmes ; c'eſt là que plus d'un Courtiſan ſéducteur, tente adroitement par ſes leçons voluptueuſes d'amollir le cœur des Princes même.

Le monde eſt ſemé de piéges & d'écueils contre leſquels l'innocence vient ſouvent ſe briſer. Mais les plus preſſans dangers viennent d'eux-mêmes s'offrir à la Cour ; le monde eſt le théâtre de la ſéduction, mais c'eſt à la Cour qu'elle éleve

ſon trône, & qu'elle exerce ſon empire.

A la Cour l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humaniſe, & la puiſſance diſparoît. La politeſſe, qui naît de l'envie de ſe diſtinguer, & qui flate autant ceux qui ſont polis que ceux à l'égard de qui ils le ſont, eſt naturaliſée à la Cour. Tel accable de careſſes celui dont il machine la perte en ſecret. Ainſi à la Cour on devroit avoir toujours cette maxime préſente à l'eſprit : *Che ti fa piu carezze che non ſuole, o te ingannato, o in-*

gannar ti vuole. On reſpecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif. On témoigne de la complaiſance à un rival qu'on déteſte intérieurement. Le vindicatif étouffe l'éclat de ſes reſſentimens ; l'emporté ſe couvre du manteau de la douceur ; l'homme intéreſſé fait l'apologie de la généroſité , le traître celle de la fidélité , l'ingrat l'éloge de la reconnoiſſance.

Les femmes ont peu de retenue dans les Monarchies, parce que la diſtinction des rangs les appellant à la Cour,

elles y vont prendre cet esprit de liberté, qui est le seul qu'on y tolére : chacun se sert de leurs agrémens & de leurs passions pour avancer sa fortune ; & comme leur foiblesse ne leur permet pas l'orgueil, la vanité, le luxe y regne toujours avec elles.

VIII.

Des Courtisans.

UN Courtisan est un homme qui ne blâme rien en général & n'approuve rien en particulier ; qui ne

dit jamais tout ce qu'il penſe, & penſe rarement ce qu'il dit; qui parle au Miniſtre avec liberté en public, & tremble tête à tête avec lui; qui protége en apparence, & n'oblige preſque jamais; qui dans le plus grand deſœuvrement conſerve l'air occupé & diſtrait; qu'un regard du Souverain enyvre ou confond, qu'un mot éleve ou fait diſparoître. Enfin l'ambition dans l'oiſiveté, la baſſeſſe dans l'orgueil, le déſir de s'enrichir ſans travail, l'averſion pour la vérité, la flaterie, la trahiſon, la perfidie, l'abandon de tous ſes

engagemens; le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'eſpérance de ſes foibleſſes, & plus que tout cela, le ridicule perpétuel jetté ſur la vertu, ſont le caractere de la plûpart des Courtiſans, marqué dans tous les lieux & dans tous les tems.

Le Courtiſan s'étudie à cacher ſon déréglement ſous des dehors réglés, le petit Maître fait vanité de paroître encore plus déréglé qu'il n'eſt; l'un penſe beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne penſe

guéres ; l'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui ; le Courtiſan témoigne de la complaiſance à un rival qu'il déteſte intérieurement, le petit Maître ne cache ni l'amitié ni le mépris qu'il a pour quelqu'un. Le langage du Courtiſan eſt poli, flateur, inſinuant, celui du petit Maître eſt vain, familier & peu réfléchi.

Les vieux Courtiſans qui ont paſſé preſque toute leur vie dans l'antichambre des Rois & des Miniſtres, ſont comparables à ſaint Siméon

le Stylite, qui demeura, dit-on, vingt ans en méditation ſur une colonne de trente pieds de haut.

I X.

Des grands Seigneurs.

UN grand Seigneur eſt ordinairement un homme qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

Qu'un grand Seigneur qui paroît vous honorer de ſa protection vous reconnoiſſe capable de lui rendre des ſervices, de ſatisfaire ſon intérêt particulier, il tâchera de vous attacher à lui. Acceptez ſes offres, vous en ſerez la dupe ; refuſez-les, il tiendra des diſcours deſavantageux ſur votre compte ; il renverſera même vos projets de fortune, s'il en eſt inſtruit, parce que ſon rang lui aſſure l'impunité.



X.

De la Religion.

L'HOMME pieux & l'athée parlent toujours de Religion ; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint.

Il eſt impoſſible que nous ſuppoſions que les Negres ſoient des hommes, parce que ſi nous les ſuppoſions des hommes, on commenceroit à croire que nous ne ſommes pas nous-mêmes Chrétiens.

La force des loix humaines

vient de ce qu'on les craint, la force de la Religion vient de ce qu'on la croit.

Pour qu'une Religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure ; les hommes fripons en détail, ſont en gros de très-honnêtes gens, ils aiment la morale.

En fait de changement de Religion, les invitations ſont plus fortes que les peines.

L'ignorance groſſiére, la ſçience trop ſubtile nuiſent également en matiere de Religion. L'eſprit fort eſt plus qu'impie, il n'a point de Re-

ligion ; il attribue tout au cours de la nature ; & le cours de la nature qu'il devroit attribuer à quelqu'Etre indépendant, il l'attribue au hazard, au destin, à une certaine nécessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Un homme sans Religion est non seulement dangereux mais encore méprisable ; il ne mérite la confiance de personne.

La Religion doit être l'objet principal & l'unique fin de l'homme ; elle est l'appui des familles, des trônes, des

empires. Le bouleverſement général que produiſent le libertinage & l'impiété, eſt une preuve de la néceſſité d'une Religion. La nation qui en admet indifféremment pluſieurs, fait penſer qu'elle n'en a point ; elle eſt ordinairement fertile en révolutions.

Dans les diſputes ordinaires, comme chacun ſent qu'il peut ſe tromper, l'opiniâtreté & l'obſtination ne ſont pas toujours extrêmes ; mais dans celles que nous avons ſur la Religion, comme par la nature de la choſe, chacun croit être ſûr que ſon opinion

eſt vraie ; nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obſtinent à nous faire changer.

X I.

De l'Homme.

C'EST une choſe étrange que l'Homme qui s'aime ſoi-même plus que toute choſe, veuille connoître toute choſe plutôt que ſoi-même. S'il pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre choſe eſt un abîme d'obſcurité

où sa raison se perd. Les Hommes, au plus haut point de leur perfection, sont toujours des Hommes foibles, inconstans, sujets à l'erreur & aux miséres humaines; enfin des êtres très-imparfaits : ils se dépouillent souvent de bien des préjugés reçus, pour en adopter de plus extravagans. Dans l'Homme tout est borné, si on le regarde par rapport à Dieu; dans l'Homme tout est infini, si on le compare aux autres créatures. Il se trouve dans l'Homme un mélange singulier de perfections & de vices, de force & d'impuissance, de

grandeur & de foiblesse, de talens & d'ignorance : on vante l'excellence de son esprit, la profondeur de ses connoissances, la fidélité de sa mémoire, le nombre de ses talens, tout cela doit être le sujet de son admiration & non le fondement de son orgueil. L'orgueil naît en l'Homme de l'idée trop avantageuse qu'il s'est formée de son prétendu mérite : il ne faut donc pour remédier à l'orgueil que s'apprécier soi-même avec justesse, mais qu'il est difficile de se peser exactement quand on tient soi-même la balance.

XII.

Du Mariage.

LA continence publique eſt naturellement jointe à la propagation de l'eſpéce. C'eſt une régle tirée de la nature, moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages. Quelques ſoient les avantages qu'on trouve dans le mariage, ils ne valent pas ſouvent celui d'en être privé.

Dans les cauſes ordinaires de ſéparation, on donne le tort à la femme, mais ſou-

vent le mari eſt cauſe que la femme a tort. La plûpart des maris, par leurs ſoupçons impertinens, & leur bruſquerie envers leurs femmes, ſont à la fin devenus ce qu'ils appréhendoient d'être. La vie d'un jaloux ſe paſſe à chercher un ſecret dont la découverte détruit ſa félicité.

La communauté des biens entre le mari & la femme eſt très-convenable dans le gouvernement Monarchique, parce qu'elle intéreſſe les femmes aux affaires domeſtiques, & les rapelle, comme malgré elles, au ſoin de leur maiſon.

XIII.

Des Femmes.

IL eſt contre la raiſon & contre la nature que les Femmes ſoient maîtreſſes dans la maiſon, mais il ne l'eſt pas qu'elles gouvernent un empire ; dans le premier cas, l'etat de foibleſſe où elles ſont ne leur permet pas la prééminence ; dans le ſecond, leur foibleſſe même leur donne ordinairement plus de douceur & de modération.

C'eſt un des avantages des

charmes de la jeuneſſe dans les Femmes, que dans un âge avancé, un mari ſe porte à la bienveillance par le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés.

La deſtination des Femmes eſt de plaire, d'être aimables & d'être aimées ; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop.

Il y a des Femmes qui ſous prétexte d'avoir l'inclination ſolitaire, cherchent volontiers des routes écartées, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

L'air indécent de certaines Femmes annonce qu'on en peut facilement triompher.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſpérance de plaire eſt bien embarraſſée. Quel parti prendre pour réuſſir dans le monde ? Eſt-elle ſimple ? on s'en dégoute ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût ſimple, prude & coquette tout enſemble : la ſimplicité attire, la pruderie retient, & la coquetterie amuſe.

Notre liaiſon avec les Fem-

mes eſt fondée ſur le bonheur attaché aux plaiſirs des ſens, ſur le charme d'aimer & d'être aimé, & ſur le déſir de leur plaire, parce que ce ſont des Juges très éclairés ſur une partie des choſes qui conſtituent le mérite perſonnel. Ce déſir général de plaire produit la galanterie, qui n'eſt point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel menſonge de l'amour.

Les Femmes pardonnent ce que les mouvemens de tendreſſe font hazarder; mais elles ne pardonnent point (du moins extérieurement) les

témérités

témérités qui ne ſont fondées que ſur la facilité qu'on ſe promet de trouver auprès d'elles.

Il eſt bien difficile que la méchanceté du Public reſpecte une liaiſon intime & fondée ſur le goût de la vertu entre des perſonnes de différent ſexe.

On ne parle pas aſſez des Femmes vertueuſes, & l'on parle trop de celles qui ne le ſont pas. Nous ne parlons pas de celles qui nous ſont indifférentes, nous ſommes prévenus pour celles que

nous aimons & contre celles dont nous n'avons pû nous faire aimer.

Pourquoi eſt-il plus honteux à un ſexe qu'à l'autre de ſuccomber à l'amour ? S'il eſt vrai que les Femmes ſoient plus foibles que les hommes, leurs chûtes devroient être plus pardonnables.

La dépravation eſt telle aujourd'hui que plus une Femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule. Je ne dis pas que ce ſoient les Femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice (cela ſeroit tout ſimple),

mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt que ce ſont les hommes, eux qui leur demandent ſans ceſſe des ſentimens.

La plûpart des Femmes ſont plus jalouſes de leur réputation ſur la beauté que ſur l'honneur, & telle feroit plus fâchée d'être ſurpriſe à ſa toilette qu'avec un amant. Cela ne doit point ſurprendre ; la premiere vertu, ſelon elles, eſt de plaire, & malheureuſement pour plaire aux hommes, la beauté eſt ſouvent un moyen plus ſûr que la ſageſſe : il eſt vrai que la beauté

ajoute beaucoup au mérite d'une dame, & qu'il ne faut pas moins qu'un mérite éminent pour rendre la laideur ſuportable.

La vertu & la beauté ont preſque toujours été deux ennemis irréconciliables ; une Femme qui ſçait les allier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté eſt plus journaliere que les armes, la vertu des Femmes encore plus que la beauté.

La ſervitude des Femmes eſt très-conforme au génie

d'un Etat deſpotique qui aime à abuſer de tout. On eſt bien plus heureux de vivre ſous des Gouvernemens qui permettent qu'on ſe communique, où le ſexe qui a le plus d'agrémens ſemble parer la ſociété, & où les Femmes ſe reſervant au plaiſir d'un ſeul, ſervent encore à l'amuſement de tous.

La cloture des Femmes (en Orient) ſuit naturellement de la poligamie, l'ordre domeſtique le demande ainſi; un débiteur inſolvable cherche à ſe mettre à couvert des pourſuites de ſes créanciers.

On trouve des mœurs plus pures dans les divers Etats d'Orient, à proportion que la cloture des Femmes y eſt plus exacte. C'eſt pour cela que dans les Empires du Turc, de Perſe, du Mogol, de la Chine & du Japon, les mœurs des Femmes ſont admirables. On ne peut pas dire la même choſe des Indes : à Patane la lubricité des Femmes eſt ſi grande, que les hommes ſont contraints de ſe faire de certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes. Il y a des climats où le phiſique a une telle force, que la morale

n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une Femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle ; dans ces Pays au lieu de préceptes, il faut des verroux.

Une Femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échets en use avec ses pions ; elle ne s'attache pas assez à un seul, pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

Les Femmes sont comme des enigmes, & en général

elles ont cela de commun avec les enigmes, qu'elles ceſſent de plaire après qu'on les a devinées.

Les Femmes en général aiment mieux les Tragédies que les Comédies. En voici peut-être la raiſon, dit M. Pope c'eſt que dans les Tragédies leur ſexe, pour l'ordinaire, eſt adoré, déïfié; au lieu que dans les Comédies, il eſt tourné en ridicule.



XIV.

De la Beauté.

LA Beauté eſt un grand don de la nature & ſert à l'homme d'une forte recommandation dans le monde. Elle a, comme l'aiman, une vertu ſecrette qui attire l'admiration des mortels, & particuliérement du ſexe, qui conſidere rarement ce qu'un vaſe contient, pourvu qu'il ſoit d'une belle porcelaine: cependant cela n'eſt pas toujours vrai, car ſouvent: *Non e bello, quel ch'e bello, ma quel, che piace.*

XV.

Du Naïf.

LE Naïf, cette expreſſion vive du ſentiment, dont le propre eſt de ſe peindre lui-même auſſi rapidement au dehors, qu'il a été vivement conçu au dedans, n'eſt point du reſſort de l'art : tel que cette rougeur ingenue, qui tout-à-coup, & ſans le conſentement de la volonté, trahit les mouvemens ſecrets d'une ame encore neuve : le Naïf échappe ſans qu'aucune réflexion l'ait préparé ou l'ac-

compagne, il ne peut être ni commandé ni retenu.

XVI.

Du Plaiſir.

VOULOIR ſe ſouſtraire au Plaiſir, c'eſt une chimére : lui obéir en eſclave, c'eſt ſe dégrader.

Il y a plus de danger à ſe livrer entiérement au Plaiſir, qu'à s'en priver tout-à-fait ; l'un & l'autre ſont contre la raiſon.

On diſtingue les Plaiſirs de l'ame de ceux des ſens, mais

ces derniers ne ſont pas totalement indépendans des autres, & l'on ne peut, je crois, avoir aucune ſatisfaction où l'ame n'ait aucune part.

XVII.

Des Paſſions.

LA Paſſion étant une affection de l'ame, dépendante du caractere, il n'eſt pas libre d'avoir ou de n'avoir pas des Paſſions, parce que l'ame n'eſt pas la maîtreſſe de recevoir ou de ne pas recevoir une impreſſion; mais la liberté de l'ame

consiste à consentir ou à ne pas consentir à l'effet de cette impression : cette liberté est donnée à tout le monde.

Nous éprouvons d'ailleurs des Passions dès la plus tendre enfance ; nous sentons avant que de penser. Ce sont donc des présens de la nature, ou pour mieux dire, des dons de Dieu : car le Philosophe n'entend autre chose par la nature, que la main bienfaitrice du Tout-puissant. Or Dieu n'a point fait sans doute à ses créatures des présens empoisonnés ; nos Passions sont donc innocentes dans

leur principe, mais notre raiſon doit en régler l'uſage.

XVIII.

De l'Amitié.

TOUT ce qui eſt parfait eſt rare, l'Amitié exige trop de perfections pour être commune.

L'eſtime ne fait pas toujours naître l'Amitié, & l'amour n'inſpire pas toujours de l'eſtime.

Un ami inutile eſt comme une belle Maiſon de Cam-

pagne dont on ne tire aucun revenu, mais qui coûte beaucoup à entretenir.

Les amis de notre ſiécle ne reſſemblent pas mal à la fauſſe monnoye, ils en ont le brillant & le peu de valeur.

Un ami d'une humeur inégale eſt comme un bon mets mal apprêté. La ſympathie forme l'Amitié, la complaiſance la nourrit, la droiture du cœur la conſerve ; mais la grande familiarité qui ouvre la porte à l'amour, la ferme ſouvent à l'Amitié, ou du moins l'affoiblit beaucoup,

& une foible Amitié n'en mérite plus le nom.

Quoique l'Amitié ne ſoit point intéreſſée, les ſoins officieux lui plaiſent; les bons offices ſont pour les amis ce que ſont les careſſes aux amans, non des motifs pour commencer à s'aimer, mais des raiſons pour s'aimer davantage, ſemblables à l'haleine du vent qui n'engendre pas la flame, mais la rend plus ardente.



XIX.

De l'Amour.

L'AMOUR cauſe d'étranges métamorphoſes, la fierté s'humaniſe, la dévote écarte ſes ſcrupules, la prude ne ſauve que les apparences, la farouche ne l'eſt point dans le particulier, l'indifférente ne l'eſt qu'un tems.

Un leſte équipage & une grande magnificence, deux articles qui font faire autant de chemin en amour que le vrai mérite.

L'Amour ne feroit plus Amour, s'il ne se plaisoit à renverser les fortunes de son empire.

L'Amour est plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'Amour naît brusquement & s'évanouit de même. L'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'Amour s'attache aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix : l'Amour entraîne les dégouts, il est sujet aux révolutions ; l'amitié est au-dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à

de rares & de légeres viciſſitudes. L'Amour ſe réfroidit par les careſſes, ſe ralantit par les faveurs ; l'amitié s'échauffe par les ſervices, s'augmente par les bienfaits. L'amitié eſt ſage, tranquille, attachée à la modération ; l'Amour au contraire eſt bruſque, turbulent, exceſſif dans ſa délicateſſe. L'Amour eſt plus inventif que l'amitié, par la même raiſon qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

Quoique l'Amour ne ſoit ordinairement qu'une folle

paſſion, c'eſt lui qui rend le cœur moins farouche, le caractere plus liant, l'humeur plus complaiſante. On s'accoutume en aimant à plier ſa volonté au gré de la perſonne chérie ; on contracte par-là l'heureuſe habitude de commander à ſes déſirs, de les maîtriſer & de les réprimer, de conformer ſon goût & ſes inclinations aux lieux, aux tems, aux perſonnes.

Il eſt une ſorte de jalouſie, compagne inſéparable d'un Amour vif & délicat, elle n'exclud pas l'eſtime & n'eſt point injurieuſe. On craint

de perdre l'affection de ce qu'on aime, parce qu'on en connoît le prix ; on craint de déplaire à l'objet aimé, ſans le ſoupçonner d'inconſtance ; on craint ſon réfroidiſſement, mais on eſt ſûr de ſa fidélité. Cette tendre appréhenſion eſt un aiguillon efficace qui réveille l'Amour, le rend actif & prévenant ; ſans ce ſecours il languiroit par trop de ſécurité.

Dans l'Amour on ſe connoît parce qu'on s'aime : dans l'amitié on s'aime parce qu'on ſe connoît.

Deux amans ſe cachent

mutuellement leurs défauts & se trahissent ; deux amis au contraire se les avouent & se les pardonnent.

On ne parle plus du bonheur qu'on a d'avoir une maîtresse ; on jouit davantage de celui qu'on a de posséder un ami.

X X.

Des Physionomies.

IL n'est pas plus nécessaire d'être grand Physionomiste pour deviner la qualité de l'esprit par la figure,

ou la forme des traits, lorſqu'ils ſont marqués juſqu'à un certain point, qu'il ne l'eſt d'être grand Médecin, pour connoître un mal accompagné de tous ſes ſymptomes évidens. Examinez les portraits de *Locke*, de *Boerhaave*, de *Monteſquieu*, de *Maupertuis* &c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des Phyſionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand génie, & même ſouvent l'honnête homme du fripon.

On a remarqué, par exemple, qu'un Auteur célébre réunit dans ſon portrait l'air d'un filou avec le feu de Promethée.

X X I.

Des Conſolations.

IL n'y a rien de ſi affligeant que les Conſolations tirées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du deſtin, & du malheur de la condition humaine; c'eſt ſe mocquer de vouloir adoucir un mal par la conſidération

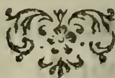
dération que l'on eſt né miſérable ; il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

XXII.

De la Raillerie.

C'EST entre les égaux que la Raillerie eſt permiſe ; c'eſt alors un jeu d'eſprit innocent, un ingénieux combat dont le ſort changeant & mobile amuſe agréablement, pourvu que les combattans ſoient à-peu-près

de même force ; car railler quelqu'un qui n'a pas reçu du Ciel le don de la repartie, c'eſt lâcheté. La Raillerie même entre égaux doit être rare, délicate & modérée ; elle ne doit relever que des fautes légeres, dont la conviction n'entraîne point avec ſoi le deshonneur & l'infamie, & ne faſſe point à l'amour propre une plaie trop ſenſible.



XXIII.

De la Société.

BANNISSEZ de chez vous les gens ſans politeſſe, ſans mœurs, ſans délicateſſe & ſans goût ; écartez auſſi les dévotes & les précieuſes, les pédans & les petits Maîtres, ce qui vous reſtera pourra former la bonne compagnie ; ce ſera une Société de gens de bien, d'une humeur facile & liante, où la vertu, le bon ordre & les bienſéances ſeront toujours reſpectées. On y fera un fond

commun d'enjouement & d'eſprit ; la liberté y aura place ; la licence en ſera exclue ; on y admettra le plaiſir ſans en bannir la ſageſſe.

XXIV.

De la Réputation.

L'AMOUR de l'eſtime & des applaudiſſemens ſe fait connoître en nous dès l'enfance ; le déſir d'une bonne Réputation naît, pour ainſi dire, avec nous, c'eſt le cri de la nature ; la Réputation ſatisfait même le ſage ; tout le reſte eſt vain & frivole à

ſes yeux ; les richeſſes ſont un écueil dangereux pour la vertu ; les plaiſirs deviennent très-ſouvent des amuſemens coupables, & les talens une ſource féconde de jalouſie & de haine ; la vie même n'eſt qu'un ſonge qui s'évanouit dans un inſtant. Mais la Réputation eſt un bien durable & flateur ; elle nous reproduit, pour ainſi dire, dans les lieux où nous ne ſommes point.



XXV.

De la Calomnie.

LE but du Calomniateur eſt de jetter un ridicule ſur le mérite & la vertu : de ſes lévres découle un poiſon funeſte ; ſon ſilence même eſt ſouvent plus meurtrier que ſes diſcours ; il paroît quelquefois ſincere dans ſes démarches, dans le fond c'eſt un monſtre dont on doit fuir la préſence. Il loue ſouvent en face ceux qu'il déchire en ſecret ; c'eſt un ſerpent qui aiguiſe ſes traits dans le ſi-

lence pour percer dans l'obſcurité ; c'eſt le fléau des ſociétés, parce qu'il n'en reſpecte point les plus fermes appuis. Il tient le diſcours inſenſé de ce Lacédémonien, qui diſoit : *Qu'étant homme libre, on ne pouvoit lui conteſter le droit de mentir.* Ici la Calomnie triomphe du vertueux *Socrate* ; là elle mene devant un Tribunal ſévére *Scipion innocent* ; ailleurs elle expoſe au mépris les mœurs pures de *Caton* ; par elle *Ariſtide* eſt condamné à l'exil. En faut-il davantage pour rendre ce vice odieux à tout le genre humain?

XXVI.

De la Vertu.

QU'EST-CE que la Vertu ? C'eſt la fidélité conſtante à remplir les obligations que la raiſon nous dicte ; & qu'eſt-ce que la raiſon elle-même ? C'eſt une portion de la ſageſſe divine dont le Créateur a orné nos ames pour nous éclairer ſur nos devoirs.

La place naturelle de la Vertu eſt auprès de la liberté, mais elle ne ſe trouve pas

plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.

Je ne puis croire, comme quelques-uns le prétendent, que les vices concourent autant au bonheur de la société que les Vertus. Ils produisent à la vérité des événemens qui tournent quelquefois au profit de la société, mais c'est toujours aux dépens de son bonheur qui ne peut résulter que des Vertus.



XXVII.

Des Louanges.

ON doit être flaté des Louanges de ceux qui n'en donnent pas indifférement à tout le monde.

Louer des gens en face, c'eſt ſuppoſer qu'ils aiment ſes Louanges ; louer à la face de toute la terre des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'eſt impudence; louer des Grands qui veulent être loués ſans qu'ils ſongent à mériter de l'être, c'eſt lâ-

cheté ; enfin faire métier de louer ; c'eſt folie.

XXVIII.

De la Flaterie.

IL n'étoit pas permis aux victorieux des jeux olympiques de ſe faire dreſſer des ſtatues plus grandes que le naturel ; ceux qui avoient la direction des jeux, les faiſoient rompre, lorſqu'il s'en rencontroit quelqu'une ; ainſi la renommée briſe la ſtatue de ceux que la Flaterie éleve.

Je ne hais rien tant que la

Flaterie, & je la prens aussi-bien que le mensonge pour le témoignage d'une ame basse.

Tout le monde s'emporte contre la Flaterie , & personne ne se fâche sérieusement contre les Flateurs.

XXIX.

De la Vérité.

C'EST un pésant fardeau que celui de la Vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes ; ils doivent bien penser que ceux qui le

ſont y ſont contraints, & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect & même leur amour.

XXX.

Des Athéniens.

LES Athéniens étoient effrontés, babillards, fanfarons, éloquens, menteurs & braves, c'étoient les Gaſcons de la Gréce. Ils ſe croyoient fort au-deſſus des

Lacédémoniens, qui n'avoient pour eux en récompense que de la haine & du mépris.

XXXI.

Des Lacédémoniens.

LES Lacédémoniens ne ressembloient pas mal aux Normands d'àpréſent : ils étoient du pays de ſapience. Penſer beaucoup, parler peu, être diſſimulé, fourbe, très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des procès, & regarder tous les Grecs avec dedain, voilà ce qui conſti-

tuoit l'eſſence d'un habitant de Sparte.

XXXII.

Des anciens Romains.

ON doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement tous les Peuples, ils ont renoncé à leurs uſages, ſi-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

La guerre leur étoit preſque toujours agréable, parce

que par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la leur rendre utile.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent des vertus néceſſaires, & elles ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup par le travail immoderé des ſoldats ; & ce-

pendant c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr.

Publius Naſica, ſans beſoin, leur fit conſtruire une armée navale, on craignoit plus l'oiſiveté que les ennemis.

Ces hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains; on ne remarque pas dans les

Auteurs que les armées Romaines qui faiſoient la guerre en tant de climats, périſſent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive preſque continuellement aujourd'hui que des armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une campagne.

La principale attention des Romains étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la ſupériorité ſur eux, & d'abord ils y mettoient ordre. La guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice; enfin ja-

mais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardiesse.

Carthage qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du désavantage ; l'or & l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais. Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir. Des batailles perdues, la di-

minution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulevement des Nations voiſines pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures; mais Rome ne ſe conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux, elle ne ſe déterminoit que par ſa gloire; & comme elle n'imaginoit point qu'elle peut être, ſi elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'eſpérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impoſée.

Je crois que la ſecte d'Epicure qui s'introduiſit à Rome ſur la fin de la République contribua beaucoup à gâter le cœur & l'eſprit des Romains : les Grecs en avoient été infatués avant eux, auſſi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de ſon tems les ſermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainſi dire, enchaîné.

Enfin la République fut opprimée, & il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques particuliers ; il en faut

accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout, que parce qu'il posséde beaucoup.

Qu'on voye dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage, ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six mon-

ſtres ? Quoi ! ce Senat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts ? On n'éleve donc ſa puiſſance que pour la voir mieux renverſée : Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains.

Voici en un mot l'hiſtoire des Romains ; ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes, mais lorſqu'ils y

ſurent parvenus, leur République ne put ſubſiſter, il fallut changer de gouvernement ; & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde, on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités, quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers, lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales,

rales, ſoit morales, ſoit phiſiques qui agiſſent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes, & ſi le hazard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un Etat, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet Etat devoit périr par une ſeule bataille: en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non ſeulement par l'art

de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque sous les Empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs Princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis ; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux condamner à mourir leurs enfans,

pour avoir ſans leur ordre gagné la victoire. Mais quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un eſprit d'indépendance qui faiſoit le caractere de ces Nations, & ſi l'on lit les guerres de Baliſaire contre les Gots, on verra un Général preſque toujours déſobéi par ſes Officiers.



XXXIII.

Des Italiens.

ON peut dire en général que les Italiens d'aujourd'hui ſont très-civils & très-ſobres : les voyageurs ſe reſſentent facilement de cette derniere qualité. Ils ont naturellement de l'eſprit, de la diſpoſition pour l'étude, pour les arts, pour le commerce, pour la guerre même, & ſur-tout un goût ſupérieur à celui de toutes les Nations pour la Peinture & pour la Muſique. Mais la molleſſe &

l'oiſiveté rendent ſouvent inutiles les talens que la nature leur donne ; la fourberie, la perfidie & le ſoupçon ne ſont point rares parmi eux. Leurs Prêtres ſur-tout poſſédent au ſouverain degré l'art de ſe faire valoir & de parvenir à leur but ; il y en a, dit-on, qui cachent un déſir de vengeance ſous des apparences ſi trompeuſes, qu'il eſt impoſſible de s'en appercevoir que quand le coup eſt porté. Il ne faut pas croire que les aſſaſſinats ſoient ſi communs en Italie que quelques Auteurs ont voulu le perſuader. Les Italiens ont encore un pen-

chant ſingulier pour la jalouſie & pour l'amour ; mais cette derniere paſſion n'eſt-elle pas le foible de tous les hommes?

XXXIV.

Des Anglois.

LES Anglois prennent leur parti bruſquement & l'exécutent de même ; cela paroît par la quantité de gens qui ſe tuent eux-mêmes, & par le grand nombre de mariages inégaux qui ſe font parmi eux. On entrevoit en eux un petit reſte de férocité, qui eſt le fond de leur ancien

caractere ; ils tiennent quelque chose des différentes Nations qui les ont ſubjugués. Ils boivent comme les Saxons ; ils aiment la chaſſe comme les Danois ; les Normans leur ont laiſſé la chicane & les faux témoins ; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les ſpectacles ſanglans & pour le mépris de la mort. L'eſprit de frivolité, ſi commun en France, commence à ſe répandre parmi eux ; ils pourront à la vérité acquérir par ce moyen des airs, des manieres & des façons qui ſeront plus de nôtre goût, mais

ils perdront auſſi l'habitude de penſer & d'écrire profondément.

XXXV.

Des François.

LEs François ne parlent preſque jamais de leurs femmes, c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux. Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce

ſont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux : auſſi n'y a-t-il pas de pays où ils ſoient en ſi petit nombre qu'en France. Un mari qui aime ſa femme, eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre. Les François ne ſe piquent gueres de conſtance ; ils croyent qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle

de ſon côté leur promet qu'elle ſera toujours aimable ; & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croyent plus engagés à la leur. Le jeu eſt très en uſage en France : le titre de joueur y tient même lieu de naiſſance. Les femmes qui veulent ruiner leurs maris ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

Il y a des François fort fin-

guliers qui ont un talent bien extraordinaire ; ce ſont ceux qui ſçavent parler ſans rien dire, & qui amuſent une converſation pendant deux heures de tems, ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit : ces ſortes de gens ſont adorés des femmes.

On dit que l'homme eſt un animal ſociable ; ſur ce pied là il me paroît que le François eſt plus homme qu'un autre, c'eſt l'homme par excellence, car il ſemble être fait uni-

quement pour la ſociété. Mais on remarque parmi eux des gens qui non ſeulement ſont ſociables, mais qui ſont eux-mêmes la ſociété univerſelle: ils ſe multiplient dans tous les coins, & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville. On demande dans les Ecoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux, ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.



XXXVI.

De l'Hiſtorien.

UN Hiſtorien doit ſe regarder comme un homme ſans préjugé, ſans patrie & ſans religion : alors il eſt exact pour ne rien omettre de ce qui appartient à ſon ſujet ; judicieux, pour ne rien dire d'inutile ; pénétrant, pour découvrir les principes & les motifs qui ont mis en mouvement ceux qu'il repréſente ; attentif, pour diſtinguer le vrai du vraiſemblable ;

impartial, pour que ni l'éducation, ni l'inclination, ni la passion ne conduisent jamais sa plume ; modéré, sage, circonspect, pour ne rien blâmer qu'autant que la probité le demande & que l'humanité le permet : il doit être vif, éloquent & pathétique, même dans les descriptions ; net & précis dans les narrations ; vrai & élégant dans ses portraits ; juste & éclairé dans ses réflexions : son style doit être pur, clair, varié & naturel.



XXXVII.

De l'Hiſtoire.

LES principaux avantages de l'Hiſtoire ſont de mettre ſous nos yeux les choſes paſſées, qui nous ſeroient ſans ſon ſecours auſſi cachées que les choſes à venir : c'eſt l'Hiſtoire qui nous fait remarquer le tems & le lieu où chaque action s'eſt faite ; c'eſt elle qui donne un frein aux paſſions des Grands, en leur faiſant craindre la juſtice ſévére des Hiſtoriens. Témoin cet Empereur Romain, qui

pour dérober la connoiſſance de ſes crimes au tribunal de l'Hiſtoire, alla ſe cacher dans l'iſle de *Caprée* ; c'eſt dans l'Hiſtoire où les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & où ils viennent ſubir les jugemens de tous les peuples du monde; c'eſt par l'Hiſtoire que l'on découvre le luſtre ſuperficiel de la flaterie ; elle nous fait connoître les deſſeins, les ſuccès ; ou les infortunes des grands Hommes, les terribles revers de la fortune, l'origine, les progrès & la décadence des Lettres, des Arts, des Sciences, du Commerce, des

Empires. Chacun peut encore regarder l'Hiſtoire comme une Maîtreſſe tranquille, patiente, déſintéreſſée, qu'on peut conſulter à toute heure ſans crainte d'être rebuté ou de donner à gauche. D'ailleurs ne faire cas de la naiſſance & des dignités que pour ſervir utilement ſa patrie ; de la ſcience & des talens, que pour éclairer les autres ; des richeſſes & du crédit, que pour ſoulager les malheureux, pardonner à ſes ennemis, préférer le bien public à tout, lui ſacrifier ſon repos, ſa fortune, ſa vie même, s'il le faut ; être

fidéle à ſon Prince ; être actif, integre, déſintéreſſé, incorruptible dans les charges & les emplois, c'eſt dans ces nobles ſentimens que nous affermit l'Hiſtoire lue avec réflexion, & non par une ſimple curioſité.

XXXVIII.

Des Loix

PARCOUREZ l'hiſtoire des Nations, vous ſentirez le beſoin des Loix ; elles font la gloire & le ſoutien des Empires, ils ne ſont ja-

mais tombés qu'avec elles. Dès qu'elles viennent à perdre leur force & leur vigueur, il eſt néceſſaire que ces grands corps, dont elles étoient les ames, périſſent & ſe détruiſent. L'extinction des Loix fait ſur eux le même effet que la mort fait ſur nous.

Il fut un tems où le droit étoit l'objet des connoiſſances de tous ceux qui ſe deſtinoient aux emplois civils, où l'on ne faiſoit pas gloire d'ignorer ce que l'on doit ſçavoir & de ſçavoir ce que l'on doit ignorer, où la facilité de l'eſprit ſervoit plus à appren-

dre ſa profeſſion qu'à la faire ; & où les amuſemens continuels n'étoient pas même l'attribut des femmes.

J'avoue que quand on jette les yeux ſur les monumens de notre Hiſtoire & de nos Loix, il ſemble que tout eſt mer & que les rivages mêmes manquent à la mer ; mais tous ces écrits froids, ſecs, inſipides & durs, il faut les dévorer, comme la Fable dit que Saturne dévoroit des pierres.

C'eſt le diſcours raiſonné, vague & trop étendu ſur

chaque Loi qui forme dans la plûpart des livres de Juriſprudence, le dédale des Loix, ſelon l'expreſſion ordinaire ; un dictionnaire des Loix, l'ordre alphabétique, ſeroit le vrai fil d'*Ariadne* qui romproit toutes les complications, les nœuds, le labyrinthe où ſe perd la chicanne.

Lorſqu'un peuple eſt corrompu par les Loix, le mal eſt incurable, parce qu'il eſt dans le reméde même.

Pourquoi les gens de la Loi ont-ils noyé la droite raiſon, & l'équité dans un déluge de procédures, de for-

malités & de chicannes rafinées ? C'eſt pour mettre à profit les démêlés de leurs concitoyens & s'enrichir par leurs méſintelligences.

Il n'en eſt pas des Loix primitives, comme de celles qui réglent les droits des particuliers, il faut avoir étudié celles-ci pour les connoître, elles ne ſont écrites que dans les livres.

La liberté conſiſte principalement à ne pouvoir être forcé de faire une choſe que la Loi n'ordonne pas. Toutes les fois que l'on défend une

chofe naturellement permife ou néceſſaire, on ne fait que rendre malhonnêtes-gens ceux qui la font.

Les Loix des Etats Monarchiques ont tant de régles, de reſtrictions, d'extentions, qui multiplient les cas particuliers, qu'elles femblent faire un Art de la raifon même.

S'il eſt vrai que le caractere de l'eſprit & les paſſions du cœur foient extrêmement différentes dans les divers climats, les Loix doivent être relatives & à la différence de

ces paſſions, & à la différence de ces caracteres.

Si quelqu'un (Loi de Moïſe) frape ſon eſclave & qu'il meure ſous ſa main, il ſera puni ; mais s'il ſurvit un jour ou deux, il ne le ſera pas, parce que c'eſt ſon argent. Quel peuple où il falloit que la Loi civile ſe relâchât de la Loi naturelle ! Quand la Sageſſe divine dit au peuple Juif, je vous ai donné des préceptes qui ne ſont pas bons, cela ſignifie qu'ils n'avoient qu'une bonté relative : ce qui eſt l'éponge de toutes les difficultés que l'on peut faire

faire ſur les Loix de *Moïſe*.

Le ſtyle des Loix doit être concis & ſimple, l'expreſſion directe s'entend toujours mieux que l'expreſſion réfléchie : les Loix ne doivent point être ſubtiles ; elles ſont faites pour des gens de moindre entendement ; elles ne ſont point un Art de Logique, mais la raiſon ſimple d'un pere de famille.

Les Loix inutiles affoibliſſent les Loix néceſſaires ; il ne faut point faire de changement dans une Loi ſans une raiſon ſuffiſante ; lorſqu'on

fait tant que de rendre raiſon d'une Loi, il faut que cette raiſon ſoit digne d'elle ; en fait de préſomption, celle de la Loi vaut mieux que celle de l'homme : il faut éclairer l'hiſtoire par les Loix, & les Loix par l'hiſtoire.

Il y a cette différence entre les Loix & les mœurs, que les Loix réglent plus les actions du citoyen, & que les mœurs réglent plus les actions de l'homme.

L'abus que les Magiſtrats peuvent faire des Loix, n'autoriſe perſonne à s'y ſouſtrai-

re ; ils ont eux-mêmes un Juge auquel ils ſont ſoumis.

C'eſt un beau ſpectacle que celui des Loix féodales. Un chêne antique s'éleve, l'œil en voit de loin les feuillages : il approche, il en voit la tige, mais il n'en apperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

La ſcience du Droit ſemble à préſent toute reléguée dans les Ecoles, où la teinture qu'on en prend eſt même ſi legere, qu'à peine l'eſprit des Etudians peut en conſer-

ver quelque trace ; cependant ſoit qu'on conſidere la connoiſſance des loix par leur beauté, ſoit qu'on enviſage leur utilité, & les beſoins ſurtout qu'en ont les Juges, on eſt bien ſurpris de voir une ſcience ſi belle, ſi utile & ſi néceſſaire abandonnée même par les Magiſtrats. En vain objectent-ils contre cette étude ſon immenſité, il ſuffit que l'étude du Droit ſoit néceſſaire, pour que tout Juge qui l'omet ſoit inexcuſable ; mais ils cherchent des titres honorables, & ils ſe trompent lourdement ; car rien ne déſ-

honore plus que d'exercer une fonction qu'on est incapable de bien faire.

Il y a encore des Magistrats qui prétendent que les Loix étant fondées sur les notions invariables de l'équité naturelle, & la raison gravant ces notions dans tous les cœurs, il ne faut pas tant d'étude, & qu'avec un peu de sens commun, on peut décider presque toutes les plus grandes difficultés, aussi-bien que le Jurisconsulte le plus profond & le plus laborieux. On répond à cette objection en faisant voir, 1°. combien

l'équité qui eſt le fondement des Loix & le fruit d'une méditation profonde, eſt ſupérieure à cette équité qui ſe préſente d'abord à l'eſprit; 2°. que ce prétendu ſens commun, quand il ſuffiroit à un Juge pour ſe déterminer ſûrement, feroit inſuffiſant pour ramener à ſon avis un autre Juge, qui, prétendant avoir le ſens auſſi droit que le premier, feroit cependant d'un avis contraire; 3°. enfin que l'eſprit le plus ſenſé & le mieux inſtruit des Loix & de l'uſage pouvant s'égarer, ce n'eſt qu'en confrontant ſon ſentiment avec les Loix &

les meilleurs Interpretes, qu'il peut s'aſſurer qu'il eſt dans le vrai chemin.

Pour rendre ces vérités plus ſenſibles, voici une comparaiſon auſſi frapante que juſte & applicable à toutes les ſciences. Un homme qui voudroit exercer les fonctions de judicature avec le ſeul ſecours du ſens commun, peut être comparé à un Architecte qui voudroit élever un mur, avec le ſecours de ſes yeux ſeuls. Quelque excellente que fût ſa vue, il ſe flatteroit en vain de mettre ce mur parfaitement à plomb, s'il n'yem-

ployoit les inſtrumens qui ſont d'uſage en pareil cas. On n'héſiteroit pas à reconnoître la même choſe de la profeſſion de Juge, ſi les effets des mauvais jugemens ſe faiſoient ſentir auſſi aiſément que ceux d'une mauvaiſe maçonnerie.

XXXIX.

De l'Oiſiveté.

RIEN n'eſt plus terrible pour les hommes que le déſœuvrement perpétuel dans lequel ils languiſſent preſque tous. Cette nonchalance fa-

tale, livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes : l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend. La paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur ; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces phantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe repréſenter, le diſpoſent à la foibleſſe.

Quand ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimere que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être point troublée dans cette jouiſſan-

ce imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme : moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister : accoutumée à livrer ainsi son cœur aux charmes de la mollesse, un Amant tendre, ardent, empressé viendra se jetter à ses genoux, y portera ses larmes & ses transports; comment pourra-t-elle triompher d'une si dangereuse occasion ?

L'ennui est un mal dont chacun a le reméde entre ses mains ; une femme, (disoit

un Auteur grave & plaiſant tout enſemble,) qui s'amuſe à chercher ſes puces, eſt préférable à un Moine qui s'ennuie.

Il eſt honteux de ſe repoſer, avant que d'avoir travaillé; le repos eſt une récompenſe qu'il faut avoir méritée; il faut même ſe perſuader que le travail eſt une des ſources du plaiſir, & peut-être la plus certaine. Une vie oiſive eſt une vie néceſſairement triſte.

Tout ce que la Morale a pu dire contre l'Oiſiveté, ſera

encore trop foible, lorſqu'on n'en fera pas un crime d'Etat ou Capital, parce qu'elle eſt le germe de tous les crimes. L'imagination humaine, on ne ſçauroit trop le répéter, a beſoin d'être nourrie; lorſqu'on ne lui préſente pas des objets véritables, elle s'en forme d'une phantaiſie dirigée par le plaiſir ou l'utilité momentanée. Interrogez les ſcélérats que la Juſtice eſt obligée de faire expirer dans les ſupplices, ce ne ſont pas ordinairement des Artiſans ou des Laboureurs. Les travailleurs penſent au travail qui les nourrit; ce ſont des oiſifs

que la débauche ou le jeu, enfans de l'Oiſiveté, ont portés à toutes ſortes de crimes. C'eſt là cette pernicieuſe Oiſiveté que l'on doit attribuer la plûpart des ſéditions & des guerres civiles, & peut-être la chute de la République Romaine.

X L.

Des Richeſſes.

LES Richeſſes ne font pas ordinairement un grand homme, c'eſt de ce principe qu'il faut partir pour choiſir un état.

Si l'on eſt riche, quelque inepte que l'on ſoit, on aſpire à tout, on parvient quelquefois à tout ; & c'eſt par l'argent que l'on obtient une place, dont le déſintéreſſement & la droiture ſont les premiers devoirs.

On dit qu'un homme opulent eſt incapable d'enfanter de grandes productions, parce que ſon aiſance l'empêche de faire les études & les démarches néceſſaires pour y parvenir ; & Charles IX diſoit au ſujet de la fortune des Artiſtes, qu'il falloit les traiter comme des chevaux dont

on veut tirer un bon ſervice, *les bien nourrir & ne les point trop engraiſſer.* Il s'enſuivroit de ce jugement, que pluſieurs Peintres qui ont été riches, tels que Rubens, le Lorrain, le Brun, Mignard, Louis Boulogne n'auroient pû depuis leurs Richeſſes acquiſes, enfanter des chefs-d'œuvres, ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Il faut donc prendre le point juſte de cette obſervation littéraire. On doit entendre qu'un Artiſte jeune, & dans le train des études, ſeroit détourné de certains travaux, s'il étoit opulent; on veut dire qu'en ouvrant cet-

te carriere, il eſt à propos de n'avoir qu'une fortune médiocre, afin que le déſir d'une meilleure encourage, & que la poſſeſſion actuelle d'une plus abondante, n'inſpire pas l'amour du plaiſir, le luxe, l'orgueil, trois ennemis mortels du travail & des grands ſuccès.

XLI.

Du Commerce.

L'ENVIE de plaire établit les parures & les modes; les modes ſont un objet important: à force de

ſe rendre l'eſprit frivole, on augmente ſans ceſſe les branches de ſon Commerce.

Le Commerce guérit des préjugés deſtructeurs ; partout où il y a des mœurs, il y a du Commerce, & par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces. Le Commerce corrompt les mœurs pures, il polit & adoucit les mœurs barbares.

La liberté du Commerce n'eſt pas une faculté accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent ; ce qui gêne le Commerçant, ne

gêne pas pour cela le Commerce. Le Commerce tantôt détruit par les Conquérans, tantôt gêné par les Monarques, parcourt la terre, fuit d'où il eſt opprimé, ſe repoſe où on le laiſſe reſpirer. Il régne aujourd'hui où l'on ne voyoit que des déſerts, des mers & des rochers; là où il régnoit, il n'y a que des déſerts.

L'hiſtoire du Commerce eſt celle de la communication des peuples; l'effet du Commerce ſont les richeſſes, la ſuite des richeſſes le luxe, celle du luxe la perfection

des Arts. Ce feroit une belle partie de l'hiſtoire du Commerce que l'hiſtoire du luxe.

L'eſprit de conquête & l'eſprit de Commerce, s'excluent mutuellement dans une Nation ; mais ajoutons auſſi une obſervation qui n'eſt ni moins aſſurée, ni moins importante, c'eſt que l'eſprit de conquête & l'eſprit de conſervation ne ſont pas moins incompatibles ; c'eſt-à-dire, que lorſque la Nation conquérante ceſſe de l'être, elle eſt bientôt ſubjuguée ; mais l'eſprit de Commerce eſt toujours accompagné de la ſageſſe

néceſſaire pour la conſervation, il cherche moins à étendre des frontieres, qu'à bâtir des forterеſſes pour ſa tranquillité.

La Nation Moſcovite étoit comme ignorée en Europe, avant que le Czar Pierre eût entrepris de la rendre commerçante; ſa force augmente ſelon ſon progrès de Police & de Commerce, & non ſelon ſon progrès de terrein qui a toujours été immenſe. Sa nouvelle Marine & le Port de Petersbourg, conſtruit preſque malgré la nature, lui ſont plus utiles que

ne l'étoient autrefois les vaſtes campagnes de la Sibérie & de la Tartarie ; mais elles vont le devenir par les grands établiſſemens de cet Empereur, dont tout ſe reſſent de proche en proche : la force d'un Etat ne doit donc pas ſe meſurer au terrein , mais au nombre des citoyens & à l'utilité de leurs travaux.

L'Architecte qui bâtit un édifice, doit commencer par aſſurer les fondemens & les murs, ſans quoi il ne peut avoir aucun deſſein utile. Cet objet rempli, ſon imagination ſe promene librement ſur tou-

te ſorte d'embelliſſemens ; de même le Légiſlateur, après avoir aſſuré la nourriture de ſon peuple, doit ouvrir la porte à toutes ſortes d'induſtries, parmi leſquelles le Commerce maritime doit tenir ſans contredit la premiere place, parce qu'il augmente notre balance de Commerce, en quoi conſiſte le véritable profit de la Nation.



XLII.

Du Luxe.

LE Luxe eſt toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes ; ſi dans un Etat les richeſſes ſont également partagées, il n'y aura point de Luxe ; car il n'eſt fondé que ſur les commodités qu'on ſe donne par le travail des autres. Pour que les richeſſes reſtent également partagées, il faut que la loi ne donne à chacun que le néceſſaire phyſique ; ſi l'on a au-delà, les uns dépenſeront,

les autres acquerront, & l'inégalité s'établira. Comme par la conſtitution des Monarchies, les richeſſes y ſont inégalement partagées, il faut bien qu'il y ait du Luxe ; ſi les Riches n'y dépenſent pas beaucoup, les Pauvres mourront de faim. Ainſi pour que l'Etat Monarchique ſe ſoutienne, le Luxe doit aller en croiſſant du Laboureur à l'Artiſan, aux Négocians, aux Nobles, aux Magiſtrats, aux Grands Seigneurs, aux Princes.

Les vagues déclamations qu'on a fait ſur le Luxe & ſes ou-

ouvriers, partent moins d'une ſaine connoiſſance ou d'une ſage ſévérité de mœurs, que d'un eſprit chagrin & envieux.

Si les hommes étoient aſſez heureux pour ſe conduire par la pureté des maximes de la religion, ils n'auroient plus beſoin de loix; le devoir ſerviroit de frein au crime & de motif à la vertu; mais malheureuſement ce ſont les paſſions qui conduiſent, & le Légiſlateur ne doit chercher qu'à les mettre à profit pour la ſociété. Le Militaire n'eſt valeureux que par ambition,

& le Négociant ne travaille que par cupidité , ſouvent l'un & l'autre pour ſe mettre en état de jouir voluptueuſement de la vie ; & le Luxe devient un nouveau motif de travail , parce qu'ils verroient bientôt la fin de leurs richeſſes , s'ils ne travailloient pour les conſerver ou pour en acquérir de nouvelles.



XLIII.

Des Impôts.

L'IMPOSITION des ſubſides eſt de deux eſpeces; l'une arbitraire, comme la Taille, la Capitation; l'autre dépendante de la conſommation, comme les Gabelles, les Aydes, &c. Dans le premier cas, c'eſt avec des exécutions militaires que le Receveur tire avec peine un écu du Laboureur & de l'Artiſan, qui dans l'autre paye annuellement ſans attention, & quelquefois gaiement cin-

quante francs de ſel ou de vin : c'eſt que l'Impôt ſur la denrée ne lui paroît qu'une plus-valuë de denrée, encherie également pour tous ; au lieu que dans l'Impôt perſonnel, il croit toujours être taxé injuſtement, & il ne manque pas d'objets de comparaiſon qui le perſuadent.

Les revenus de l'Etat ſont une portion que chaque citoyen donne de ſon bien pour avoir la ſûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement. Pour bien fixer ces revenus, il faut avoir égard

& aux néceſſités de l'Etat, & aux néceſſités des citoyens ; les beſoins imaginaires ſont ce que demandent les paſſions & les foibleſſes de ceux qui gouvernent.

XLIV.

De l'Agriculture.

L'AGRICULTURE doit être chez nous le premier objet du Commerce. Elle ne peut être négligée ſans des pertes irréparables : la terre ne manifeſte ſes vertus, & ne répand ſes bienfaits que par une culture aſſidue & la-

borieuſe ; ceux à qui elle refuſe ſes dons, ſont obligés de les aller recevoir d'elle à travers les périls d'une longue & pénible navigation.

Dire à l'honneur de l'Agriculture que les Romains ont tiré des Dictateurs de la charrue, que les Empereurs Chinois ont pris des ſucceſſeurs dans le labourage, & qu'ils ont labouré eux-mêmes ; ce ſont des lieux communs de déclamation qui ne prouvent que des goûts particuliers, ſouvent déplacés. Le meilleur encouragement pour le Laboureur, c'eſt l'eſpérance d'une ré-

colte paiſible & d'une heureuſe vente, à l'abri d'une nouvelle Impoſition.

Les pays ne ſont pas cultivés en raiſon de leur fertilité, mais en raiſon de leur liberté.

On a établi des Académies de Peinture & d'Architecture, pourquoi n'établiroit-on pas une Académie d'Agriculture & de Commerce ? Il eſt bien plus important & plus glorieux pour l'humanité de lui faciliter les moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, que d'exciter l'émulation de certains Artiſtes, dont les chefs-d'œuvres mêmes n'ont, à la

rigueur, qu'un mérite imaginaire. Plus on travaille pour le grand nombre des citoyens, plus on eſt utile à ſa patrie: un excellent morceau de ſculpture, ou un magnifique tableau, ne peuvent ſatisfaire que la curioſité, diſons plutôt la vanité de quelques particuliers; mais découvrir des nouvelles branches de Commerce, étendre celles qu'on a trouvées juſqu'à préſent, faire produire à toute ſorte de terreins toutes les récoltes poſſibles, c'eſt travailler utilement pour les hommes.

Défricher de nouvelles ter-

res, c'eſt conquérir de nouveaux pays, ſans faire de malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamétre : le Légiſlateur qui les peupleroit rendroit un plus grand ſervice à l'Etat, que celui qui, par une guerre meurtriere, s'empareroit de la même quantité de terrein ; mais il n'auroit pas aux yeux du vulgaire une gloire ſi brillante, parce qu'elle ſeroit acquiſe ſans péril militaire, ſans perdre aucun citoyen & ſans s'attirer la jalouſie de ſes voiſins.



XLV.

Des Syſtêmes.

ON appelle Syſtême l'aſſemblage de pluſieurs propoſitions liées enſemble, dont les conſéquences tendent à établir une vérité ou une opinion : ce terme qui nous vient de l'Ecole (le Syſtême de Ptolomée, le Syſtême de Copernic) a été généraliſé & appliqué à tout. Les Eſſais de M. Nicole ſont un Syſtême de Morale ; le Teſtament du Cardinal de Richelieu eſt un Syſtême de Gouvernement ;

M. le Maréchal de Vauban appelle toujours Syſtême, ſon Projet de Dixme Royale, & on a donné ce nom aux grandes opérations de la Banque pendant la Régence : la ſucceſſion des ſiécles a ſervi à perfectionner les Sciences & les Arts, pourquoi ne ſerviroit-elle pas à perfectionner les différentes ſortes de Gouvernement ? Les Nations trop renfermées en elles-mêmes & dans leurs vieux uſages, négligent de réformer les abus par des loix nouvelles qui ſont ſouvent à leur porte. Examiner les progrès & la décadence des Empires anciens &

nouveaux, en pénétrer toutes les caufes, eft la plus belle des études & la plus négligée: cette forte d'étude vague en elle-même, ne fçauroit être trop ramenée à l'ordre fyftématique, le feul qui puiffe fatisfaire & déterminer un efprit jufte : nous commençons enfin à en connoître l'importance.

Il n'appartient qu'à celui qui a travaillé fur toutes les parties du Gouvernement, d'en propofer un Syftême général. Alors même il ne faut pas attendre de lui des détails qu'il ignore prefque

toujours, & qu'il a dû abandonner à des ſubalternes de confiance ; il auroit mal gouverné les grandes affaires, s'il ſe fut arrêté aux petites.

Il eſt des Syſtêmes de Finance qui ſe préſentent à l'imagination d'une maniere ſi ſéduiſante, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y refuſer. On y voit des épargnes immenſes d'hommes & de frais, on y voit toutes les entraves du Commerce intérieur ôtées : ces grands avantages n'ont pas ſûrement échappé aux yeux de tant de Légiſlateurs qui ont été avertis ; pourquoi

ne les ont-ils pas adoptés ? On doit ſoupçonner que c'eſt par les grandes difficultés de l'exécution ; mais il faut quelquefois forcer les peuples à être heureux malgré eux-mêmes.

Qu'un Légiſlateur d'un génie hardi ſoit frappé des grands avantages d'un Syſtême, alors il n'en verra plus les inconvéniens ; il ne ſe donnera pas le tems de préparer les eſprits, il ne reſpectera ni les priviléges, ni les préjugés ; il appliquera par-tout la maxime du ſalut du peuple, la force viendra au ſecours d'un deſ-

ſein légitime ; cependant il échouera, & ſa chute retardera peut-être pendant un ſiécle le ſuccès des plus ſages projets.

Que ces mêmes objets ſoient préſentés au Légiſlateur d'une ſageſſe timide & de peu de vues, il s'y refuſera entiérement: Les anciens abus, dira-t-il, ſont à préférer aux périls d'une nouveauté ; il y a long-tems que nous vivons de cette maniere, & nous ne ſçavons pas ce qui arriveroit de l'autre.

Le grand homme prend

un juſte milieu entre ces extrémités : les maximes d'Etat n'ont point chez lui de ces applications vagues, il compare les circonſtances des tems, il connoît la force des abus & des préventions, & il ne connoît pas moins la force des loix. Après avoir peſé au poids du bien public les difficultés, les avantages & les périls, il entreprend avec ſageſſe, il exécute avec courage, & il réuſſit avec les applaudiſſemens, quoique tardifs, d'un peuple étonné de ſe voir ſoulagé du fardeau qui l'accabloit.

XLVI.

De la Politique.

LA Politique eſt la connoiſſance des moyens qui conduiſent à une fin ; elle ne doit ſe propoſer que des objets honnêtes, & n'employer que des voies légitimes : c'eſt l'ame des Etats & des Gouvernemens ; c'eſt la ſcience de l'eſprit, celle qui l'exerce le plus : elle exige ſeule plus de talens que les autres enſemble.

Pour être bon Politique, il

faut avoir des qualités rarement réunies, une pénétration vive & un jugement solide; beaucoup de connoissances & l'art de les faire valoir, un air ouvert & des pensées cachées, de l'imagination & du sang froid; pénétrer les hommes sans qu'ils s'en apperçoivent, flater leur amour propre aux dépens du sien, avoir de la patience & de l'importunité; être sage & ne point le paroître toujours, ne pas se donner pour ce qu'on est, sans se donner pour ce qu'on n'est pas.

La Politique, considérée

comme l'art de régner, doit être différente dans les différens Etats. Il faut donc que chaque Gouvernement ne s'écarte jamais des points fondamentaux de sa constitution, autrement le Monarque & le Despote deviennent des tyrans; la Democratie & l'Aristocratie tombent dans l'Oligarchie; alors tout n'est que trouble & confusion, que révoltes ou séditions : de-là le bouleversement ou l'anéantissement des Empires.

Jules Cesar couvroit son ambition du spécieux prétexte de l'intérêt de la patrie. Le

pouvoir s'affoiblit, difoit-il, après avoir vaincu Pompée dans les plaines de Pharfale, lorfqu'on s'en fert avec excès, & il s'augmente lorfqu'on en ufe avec modération. Tous mes ennemis, qui font actuellement mes prifonniers, feront pardonnés. C'eft ainfi que fa prudence lui infpiroit les moyens de recueillir les fruits de fa victoire : celle-ci n'eft fouvent qu'un don de la fortune, mais le jugement & l'expérience peuvent feuls apprendre l'ufage qu'il faut en faire.

Le Gouvernement le plus

conforme à la nature, eſt celui dont la diſpoſition particuliere ſe rapporte mieux à la diſpoſition du peuple pour lequel il eſt établi.

La vanité eſt un auſſi bon reſſort pour un Gouvernement que l'orgueil en eſt un dangereux. La pareſſe eſt l'effet de l'orgueil, le travail eſt une ſuite de la vanité. L'orgueil d'un Eſpagnol le porte à ne pas travailler ; la vanité d'un François le porte à ſçavoir travailler mieux que les autres.

Aboliſſez dans une Mo-

narchie les prérogatives des Seigneurs, du Clergé, de la Nobleſſe & des Villes, vous aurez bientôt un Etat populaire, ou bien un Etat deſpotique.

Dans les Etats deſpotiques, la volonté du Prince une fois connue, doit avoir auſſi infailliblement ſon effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le ſien.

Quand les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit, voilà le Gouvernement deſpotique.

Les hommes ſont tous égaux dans le Gouvernement républicain, ils ſont inégaux dans le Gouvernement deſpotique ; dans le premier, c'eſt parce qu'ils ſont tout ; dans le ſecond, c'eſt parce qu'ils ne ſont rien.

Dans les Etats Monarchiques, le Prince eſt la Partie qui pourſuit les accuſés, il les fait punir ou abſoudre ; s'il jugeoit lui-même, il feroit le Juge & la Partie. Lorſque Louis XIII voulut être Juge dans le Procès du Duc de la Valette, le Préſident de Bellievre dit : Qu'il

voyoit dans cette affaire une chofe étrange, un Prince opiner au Procès d'un de fes fujets ; que les Rois ne s'étoient refervé que les graces ; qu'on ne devoit fortir que content de devant le Prince. Les Monarques ont tant à gagner par la clemence, elle eft fuivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire, que c'eft prefque toujours un bonheur pour eux d'avoir occafion de l'exercer.

La Monarchie fe perd lorfqu'un Prince croit qu'il montre plus fa puiffance, en changeant l'ordre des chofes, qu'en

qu'en les ſuivant ; lorſqu'il ôte les fonctions naturelles des uns, pour les donner arbitrairement à d'autres ; lorſqu'il eſt plus amoureux de ſes fantaiſies que de ſes volontés; lorſque le Prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'Etat à ſa Capitale, la Capitale à la Cour, & la Cour à ſa ſeule perſonne ; enfin lorſqu'un Prince méconnoît ſon autorité, ſa ſituation & l'amour de ſes peuples.

Chez une Nation qui a une humeur ſociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité

à communiquer ſes penſées, qui eſt vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, ſouvent indiſcrete, qui a du courage, de la généroſité, de la franchiſe, il ne faut point gêner par des loix ſes manieres, de peur de gêner ſes vertus. Si en général le caractere eſt bon, qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent ? Laiſſez lui faire les choſes frivoles ſérieuſement, & gayement les choſes ſérieuſes.

Lorſqu'on a pour voiſin un Etat qui eſt dans ſa décadence, on doit bien ſe gar-

der de hâter ſa ruine, parce qu'on eſt à cet égard dans la ſituation la plus heureuſe où l'on puiſſe être, n'y ayant rien de ſi commode pour un Prince que d'être auprès d'un autre qui reçoit pour lui tous les coups & tous les outrages de la fortune.

La paix eſt aſſurément préférable à la guerre ; cependant la guerre a ſes avantages, elle affermit ſouvent la tranquillité des Royaumes, elle donne de l'activité & de la vigilance ; un calme trop conſtant fait tomber dans la molleſſe & dans l'inaction :

on voit des Nations autrefois très-belliqueuſes qui ſont aujourd'hui ſans valeur & ſans réputation ; d'autres au contraire peu en réputation dans les ſiécles paſſés, qui ſe ſont élevés à un degré éminent de proſpérité.

Ce que la Politique peut penſer doit être toujours ſubordonné à ce que la Religion a conſacré ; mais le Légiſlateur ne doit point confondre ce qui part de la main de Dieu, avec ce que les hommes y ont ajouté par ignorance, par des vues intéreſſées ou par la circonſtance des tems.

Un illuſtre Auteur a fait voir que le célibat des Prêtres n'eſt que d'inſtitution Eccléſiaſtique, & que les Princes intéreſſés à le faire abolir, le pourroient aiſément, en s'adreſſant à la même autorité qui l'a établi.

Perſonne n'ignore de quelle utilité ſeroit la loi qui défendroit l'état Monaſtique avant l'âge de vingt-cinq ans, c'eſt-à-dire, qu'on ne put aliéner ſa liberté qu'à l'âge où l'on peut aliéner ſon bien.

Il eſt ſûr que le célibat des Prêtres & l'état Monaſtique

prématuré nuiſent beaucoup à l'augmentation des citoyens. Cependant l'abondance des ſujets eſt le tréſor le plus ſûr & le plus inépuiſable d'un Souverain.

Favoriſer les mariages, accorder des ſecours au pere chargé d'une nombreuſe famille, veiller à l'éducation des orphelins & des enfans trouvés, c'eſt fortifier l'Etat bien plus que de faire des conquêtes.

Le métier de mandiant, école de vol, ſe multiplie & ſe perpétue de pere en fils.

Cette tolérance eſt encore plus inexcuſable par la facilité de les détruire, & par l'utilité qui reviendroit de les changer en travailleurs. La loi les punit, par cela ſeul qu'ils ſont vagabonds & ſans aveu : pourquoi attendre qu'ils ſoient encore voleurs, & ſe mettre dans la néceſſité de les faire périr par les ſupplices ?

Lorſqu'un pays a la quantité de ſoldats néceſſaires pour ſa conſervation, qu'aucune de ſes terres n'eſt ſans culture, que ſes Manufactures abondent en ouvriers, alors le ſurplus des citoyens doit

aller peupler de nouveaux pays, y aſſurer des retraites & y établir une nouvelle domination toujours ſubordonnée à celle qui leur a procuré cet azile ; ce doit être la Politique de nos Colonies. Une Nation qui ſe dépeuple pour aller au loin habiter de nouvelles terres, quelques riches qu'elles ſoient, devient bientôt également foible par-tout. Sa force doit être dans le lieu de ſa domination ; toutes les Colonies ne la tirent que delà, ou deviennent bientôt indépendantes ; le Légiſlateur doit plutôt rappeller ſes ſujets & perdre tout ce qui eſt par-

de-là ses limites, que de s'affoiblir chez lui, car alors il perdra insensiblement son pays & ses Colonies.

La nature a mis dans les deux sexes un désir réciproque d'être ensemble, de se plaire, & de se servir mutuellement. Ce que la galanterie & la politesse font faire à un homme du monde, le paysan le fait grossiérement pour la paysane; il veut paroître fort à porter la hotte, comme le Chevalier à porter la cuirasse. Lorsque des hommes & des femmes travailleront ensemble à la construction d'un

canal ou d'un grand chemin, le travail en ſera plus animé & moins dur. L'objet que le Légiſlateur ne doit point perdre de vue, c'eſt de rendre les hommes auſſi heureux que leur miſérable condition peut le permettre, & il n'en naîtra pas plus de ſcandale que de voir les hommes & les femmes enſemble dans une promenade publique : ôtez-en un ſexe, l'autre aura peu d'empreſſement à y aller. Nous avons le germe des mêmes paſſions, l'éducation en varie les effets. Lorſqu'on promene ſes regards dans les boutiques de Paris, on eſt étonné d'en

voir la plûpart remplies de grands garçons occupés de travaux ſédentaires & faciles, pendant que tant de filles ne ſont malheureuſes que parce que le travail manque, ou ne ſuffit pas à les nourrir. La débauche ſe préſente, l'argent à la main, & il eſt difficile de ne pas ſuccomber : voilà ce qui peuple les maiſons de force. Nos vertus & nos vices dépendent trop des circonſtances; qu'une Police éclairée aſſigne les travaux de chaque ſexe, & même de chaque âge, & il y en aura pour tous.

L'Etat pourroit encore ſe

donner une quantité d'ouvriers, par quelque maniere plus ſimple de percevoir les impoſitions; mais, dira-t-on, les Employés à lever ces impoſitions, ne valent-ils pas les Ouvriers employés au luxe? Réponſe, 1°. les barrieres que ces Employés défendent, ſont la ſource d'une eſpece de guerre civile entre eux & les citoyens; 2°. leurs viſites ſont à charge aux voyageurs; elles interrompent même ſouvent, fatiguent & arrêtent le commerce; 3°. cette ſorte d'occupation ne produit reſque rien, l'autre produit un effet d'uſage; le luxe

étant la ſuite d'un Etat Monarchique, il faudroit tirer de l'Etranger ce qu'on ne trouveroit pas chez ſoi pour y contribuer.

Le corps politique a été ſouvent comparé au corps humain : le ſang anime l'un, l'argent anime l'autre ; ſi le ſang manque ou qu'il ne ſoit pas en mouvement, le corps languit dans une léthargie mortelle, ſi le ſang eſt trop abondant, ou dans un trop grand mouvement, la fiévre ardente le fait périr. La trop grande quantité d'argent, ou de gage quelconque des échan-

ges, pourroit être encore bien plus nuiſible que l'inſuffiſance de ce gage ; ſi le gage manquoit, les crédits publiques pourroient le remplacer ; mais ſi l'argent devenoit commun comme les pierres, ou même comme le fer, il ne pourroit plus être commune meſure des denrées, parce qu'il ſeroit donné ſans meſure ; il faudroit revenir à un autre gage moins commun, & en attendant les conventions générales là-deſſus que la néceſſité rendroit promptes, le commerce recommenceroit par échanges de marchandiſes, comme dans les premiers

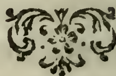
ſiécles ou comme chez les ſauvages.

Don Alphonſe de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambaſſadeur ordinaire à Veniſe, a été l'un des plus puiſſans & des plus dangereux eſprits que l'Eſpagne ait jamais produit. On voit par les écrits qu'il a laiſſés, dit l'Abbé de Saint Real, qu'il poſſédoit tout ce qu'il y a dans les Hiſtoriens Anciens & Modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoît les choſes qu'ils racontent avec celles qui ſe paſſoient de ſon tems : il obſervoit exac-

tement les différences & les reſſemblances des affaires, & combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de ſemblable ; il portoit d'ordinaire ſon jugement ſur l'iſſue d'une entrepriſe auſſitôt qu'il en ſçavoit le plan & les fondemens : s'il trouvoit par la ſuite qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles ſont les voyes ſûres, les véritables moyens & les circonſtances capitales, qui préſagent un bon ſuccès aux grands deſſeins, & qui

les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le Conseil d'Espagne pour des prophéties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes affaires, étoient joints des talens singuliers pour les manier; une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable; un intérêt merveilleux pour se connoître en hommes, un air toujours gai & ouvert, où

il paroiſſoit plus de feu que de gravité ; éloigné de la diſſimulation juſqu'à approcher de la naïveté, une humeur libre & complaiſante d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer, des manieres tendres, inſinuantes & flatteuſes qui attiroient le ſecret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir, toutes les apparences d'une entiere liberté d'eſprit dans les plus cruelles agitations.



XLVII.

Du Droit Public.

ON n'a jamais parlé du Droit Public, ſans commencer par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés, ce qui doit paroître ridicule; ſi les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés; mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres; un fils eſt né auprès de

ſon pere & il s'y tient, voilà la ſociété & la cauſe de la ſociété.

Le Droit Public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie, cependant on peut dire que les paſſions des Princes, la patience des peuples, la flaterie des Ecrivains en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la Juſtice ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein de vouloir, pour endurcir leur conſ-

cience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des régles, d'en former des principes & d'en tirer des conſéquences?

On diroit qu'il y a deux Juſtices toutes différentes, l'une qui régle les affaires des particuliers, qui régne dans le Droit Civil : l'autre qui régle les différens qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le Droit Public; comme ſi le Droit Pubic n'étoit pas lui-même un Droit Civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

XLVIII.

Des Traités de Paix.

LEs Traités de Paix ne ſont jamais légitimes, lorſqu'ils ordonnent une ceſſion, ou un dédommagement plus conſidérable que le dommage cauſé ; autrement c'eſt une pure violence contre laquelle on peut toujours revenir, à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu, on ne ſoit obligé de ſe ſervir de moyens ſi violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Le plus beau Traité de Paix eſt celui que Gelon fit avec les Carthaginois ; il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt il ſtipuloit pour le genre humain.

XLIX.

De la Philoſophie.

PLUS je réfléchis ſur les Ecrits des Stoïciens, plus je reconnois le néant de leur orgueilleux ſyſtême. Il détruit l'homme en voulant l'annoblir : la nature, la raiſon & l'expérience le démentent hautement. La prétendue ver-

tu des Stoïciens n'eſt qu'un voile qui couvre un vice réel: cette impaſſibilité qu'ils déſiroient dans l'homme ſage, n'eſt qu'une chimere ; & il n'eſt, ſelon moi, de vraie Philoſophie que celle qui concilie les divers caracteres de l'humanité.

Un Philoſophe eſt un homme qui examine avant que de croire, & réfléchit avant que d'agir ; & qui conſéquemment, quand il eſt décidé, ne peut manquer d'être ferme dans ſa croyance & conſtant dans ſes démarches.

Les

Les chemins qui menent à la vraie Philoſophie ſont à la vérité hériſſés d'épines, mais le terme où elle nous conduit eſt rempli de fleurs.

La ſageſſe eſt le fruit de la raiſon perfectionnée, & c'eſt la Philoſophie qui forme notre raiſonnement, puiſqu'en ceſſant de raiſonner, on ceſſe d'être ſage.

Le ſage doit être Coſmopolyte ; il ne doit avoir de patrie que là où régnent le bon ſens & la raiſon, & de compatriotes que ceux qui,

comme lui, s'attachent à la recherche du vrai.

Il eſt des prétendus Philoſophes qui ne vivent que pour eux ſeuls, ſans s'embarraſſer des devoirs qu'exige la ſociété ; gens inutiles au public, ils fuyent les charges & tous les autres engagemens ; comptenteurs de la fortune & des hommes, ils veulent ſe donner pour les maîtres abſolus de leurs paſſions ; mais qu'ils paroiſſent à nos yeux tels qu'ils ſont en effet, nous verrons qu'ils ne mépriſent les hommes & la for-

tune que pour s'épargner les pas gênans qu'il faudroit faire pour réussir ; ils ne sont pas sans passions, mais ils les sacrifient toutes à leur voluptueuse indolence, ou plutôt elles sont toutes transformées en cette passion.

Le commun des hommes donne le nom de Philosophe à des gens qui ne sont rien moins que tels. On peut imaginer des nouveaux systêmes, faire des découvertes utiles à la société, sans mériter le nom de Philosophe. Avec les merveilleux talens d'un Descartes & d'un Newton, on

peut être esclave de ses passions ; être estimable au loin, & fort méprisable de près ; étonner l'Univers par les opérations de son esprit, & le scandaliser par les déréglemens de son cœur.

Il y a bien des gens dans le monde à qui le mot de Philosophie fait peur, parce qu'il y en a bien peu qui entendent ce terme dans sa véritable signification. Chez les Grecs & les Romains, les Philosophes étoient en assez bonne odeur : on les regardoit comme des hommes moins respectables, par la pénétration

de leur eſprit & l'étendue de leurs connoiſſances, que par la pureté de leurs mœurs. Ce terme parmi nous ne préſente plus la même idée : dans le langage des Colléges, les Philoſophes ſont des hommes qui forment la jeuneſſe dans l'art d'obſcurcir la raiſon par le raiſonnement, de donner aux ſimples hypotheſes la teinture de l'évidence, & de convertir l'évidence en problême.

Nos modernes Philoſophes cherchent moins à s'inſtruire de leurs devoirs, qu'à ſatis-

faire leur amour propre. Il eſt cependant plus ſalutaire d'admirer certaines connoiſſances, que de vouloir en pénétrer les cauſes ; la bonne Philoſophie reconnoît des bornes ; celle qui prétend rendre raiſon de tout n'en mérite pas le nom.



L.

Penſées diverſes, Anecdotes & Portraits.

IL eſt certaines connoiſſances qu'il eſt auſſi facile d'acquérir, qu'il eſt honteux de les ignorer.

La vivacité de l'imagination fait tort à la ſolidité du jugement, comme l'exactitude ſcrupuleuſe de la raiſon étouffe les ſaillies de l'imagination.

La plûpart des gens paroiſſent moins jaloux de convain-

cre par des raiſonnemens juſtes, que d'éblouir par une ſubtilité ingénieuſe.

Que doivent penſer les dieux des dons des impies, dit admirablement Platon, puiſqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des préſens d'un malhonnête homme.

On ne ſe connoît jamais bien quand on prend trop de ſoin de ſe faire connoître des autres, parce qu'on eſt ſi fort occupé de l'apparence, qu'on ſe met très-peu en peine de la réalité.

Affecter des qualités & des

talens qu'on n'a pas , c'eſt vouloir obliger les autres à remarquer le ridicule & les défauts qu'on peut avoir.

Le trop d'attention qu'on donne à obſerver les défauts d'autrui, fait qu'on n'a pas le loiſir de connoître les ſiens.

La négligence de certaines précautions produit beaucoup d'inconvéniens ; l'attention à les obſerver , produiroit de grands avantages.

Dans les ames bien nées, la connoiſſance d'une faute en eſt ſouvent la plus ſévere punition.

L'expérience des autres n'eſt trop ſouvent regardée que comme un ſonge.

Une faute de l'ennemi a fait la réputation de plus d'un Capitaine.

S'il eſt rare de porter aux dignités les talens qui leur conviennent, il eſt plus rare de ne point s'ennyvrer de la pompe qui les environne.

L'homme dans la fortune méconnoît ordinairement tout le monde ; dans les diſgraces, il n'eſt connu de perſonne.

Rien ne rehauſſe tant le

prix d'une bonne nouvelle que la fausse allarme d'une mauvaise.

Il y a des personnes qui dans ce qu'elles font de plus généreux ne plaisent pas ; il en est d'autres qui, par les moindres actions, se rendent infiniment agréables.

C'est presque toujours la manie des gens en place de se faire demander à titre de grace ce qu'ils doivent par état & souvent par reconnoissance.

Le monde, dit-on, est plein d'ingrats ; il faudroit

pour cela que le nombre des bienfaiteurs ne fut pas si petit qu'il est.

Le sage est réservé en fait de recommandation, le fou en demande à tout le monde ; le premier en connoît la délicatesse, le second en ignore les conséquences.

Un voyageur sans argent, sans santé, sans patience & sans compagnon fidéle, se trouve souvent dans de grands embarras.

Précipiter sa reconnoissance en se hâtant d'acquitter un

bienfait, eſt moins une marque de généroſité que d'orgueil.

Ce n'eſt pas le refus qui choque le plus, ce n'eſt ſouvent que la maniere de le faire. L'avare eſt comme un ſecond Tantale ; il éprouve entre les bras de l'opulence ce que la miſere a de plus affreux.

Inviter, quand il ne faut pas contraindre ; conduire, quand il ne faut pas commander, c'eſt l'habileté ſuprême.

On eſt rarement maître de

ſe faire aimer, on l'eſt toujours de ſe faire eſtimer.

Sçavoir prévenir les gens en ſa faveur, c'eſt la marque d'un eſprit ſouple & inſinuant; ſe laiſſer prévenir par un autre, c'eſt un ſigne de foibleſſe.

Il eſt quelquefois dangereux d'avoir trop de mérite; car en obſcurciſſant celui d'autrui, on ſe fait des ennemis cachés & irréconciliables.

La malice d'un eſprit groſſier eſt ſouvent plus dangereuſe que les intrigues & les fineſſes d'un homme d'eſprit.

Les enfans diſent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les ſots ce qu'ils ont envie de faire.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; un vieillard qui s'amuſe à entretenir des maîtreſſes eſt pour le moins auſſi fou qu'un aveugle qui feroit emplette de lunettes.

Une promeſſe ſans effet eſt un bel arbre ſans fruit ; il y a autant de nobleſſe à obliger ſans promettre, que de baſſeſſe à promettre ſans obliger.

On a tant de peine à ſacri-

fier un bon mot qu'on ne tient guères quand il ſe préſente contre la démangeaiſon de briller, dût-on en le lâchant perdre un bienfaiteur, un ami ou ſe perdre ſoi-même.

Les excellens Poëtes ſont auſſi rares que les Poëtes médiocres ſont communs ; ceux qui exercent le talent de la Poëſie avec médiocrité, doivent abandonner ce genre d'écrire.

On trouve dans les Anciens des beaux préceptes d'éloquence, des régles très-délicates portées juſqu'à la der-

niere fineſſe ; mais leurs principes ſont ſouvent trop nombreux, trop ſecs, ou enfin plus curieux qu'utiles.

Exiger de quelqu'un ce qui n'eſt pas dans ſon caractere, c'eſt vouloir faire porter à un arbre d'autres fruits que ceux qui lui ſont propres : & comme il ſeroit déraiſonnable d'exiger dans tous les viſages la reſſemblance du ſien, il ne l'eſt pas moins de prétendre que l'humeur de tous les hommes ſe plie au gré de la nôtre.

Quoique la diſpute ait or-

dinairement la vraiſemblance pour principe, l'opiniâtreté dans ſes projets, & l'emportement dans ſa fin ; ſi l'on interdiſoit toute diverſité d'opinions dans les compagnies ſçavantes, on étoufferoit infailliblement les germes précieux de différentes découvertes.

Un Officier dit qu'il n'y a rien au-deſſus de la profeſſion Militaire, parce que, ajoute-t-il, les fatigues, les bleſſures & la mort même à quoi les braves gens s'expoſent, méritent bien qu'on leur céde le pas. On doit, je crois eſtimer

les hommes à proportion des ſervices qu'ils rendent à la Patrie, c'eſt le préjugé plutôt que le bon ſens, qui donne la ſupériorité à certaines profeſſions.

On dit qu'il ne faut pas chercher une habileté ſoutenue dans une aſſemblée trop nombreuſe : le Légiſlateur des Juifs leur recommandoit de ne pas aſſeoir leurs Jugemens ſur l'avis du plus grand nombre. En effet la prudence n'étant pas un don ſi vulgaire qu'on ſe l'imagine, le ſuffrage d'un ſeul Juge, qui moti-

ve ſon avis, ne ſeroit-il pas préférable à celui de dix autres qui n'opinent que par inſtinct ? Ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de ſuppoſer qu'il y ait cinq Conſeillers prudens ſur vingt-cinq, que de préſumer qu'il y en ait vingt.

Il eſt fort ordinaire d'avoir beaucoup d'eſprit ſans une grande érudition, il n'arrive jamais d'avoir beaucoup d'érudition ſans un grand eſprit, M. de Monteſquieu en eſt la preuve. Voltaire paſſe parmi nous pour le premier bel eſprit qu'ait produit la Fran-

ce ; mais l'Auteur de l'Eſprit des Loix paſſe pour le premier génie de l'Europe.

La bienſéance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens ; on parle de ce que l'on ſçait, il y faut parler de ce que ſçavent les autres ; le grand parleur quelqu'éclairé qu'il ſoit, n'eſt admiré que des ſots ; je n'eſtime pas un homme qui parle bien dès qu'il parle trop, je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la liberté d'en dire de jolies.

Il y a des penſées qui dé-

pendent tellement du tour & de la finesse de l'expression, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne se retrouvent pas aisément dans la suite; quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'est plus la même chose, elles perdent leur grace & leur force ; ce sont des beautés si fragiles, qu'en voulant les manier on les fait disparoître.

Les Empereurs Théodose, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin Préfet du Prétoire, si quelqu'un parle mal de notre personne ou de

notre Gouvernement, nous ne voulons pas le punir ; s'il a parlé par légereté, il faut le méprifer, fi c'eft par folie, il faut le plaindre, fi c'eft une injure, il faut lui pardonner.

C'eft moins l'ambition & l'efprit de conquête qui a fait donner à Alexandre le nom de Grand, que fa générofité, fa clémence & fes autres vertus.

Dans quel danger n'eut pas été la République de Carthage, fi Annibal avoit pris Rome ? Que n'eût-il pas fait dans fa Ville, lui qui y caufa tant

de révolutions après ſa défaite.

Cromwel s'ouvrit le chemin à la Puiſſance Souveraine, par les plus grands attentats & les plus noirs forfaits ; il s'y maintint par des qualités dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne.

Le Ciel qui connoît les vrais avantages, ſervit mieux Louis XIV, par des défaites qu'il n'auroit fait par des victoires ; au lieu de le rendre le ſeul Roi de l'Europe, il le favoriſa plus en le rendant le plus Puiſſant de tous.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté, ſon nom n'a échappé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie ; mais ſa conduite avant ſon malheur que l'on voit qu'il prévoyoit, ſa douceur pour les peuples vaincus, ſa libéralité envers les ſoldats, cet art qu'il eut d'intéreſſer à ſa conſervation, ſes ouvrages publics, ſon courage à la guerre, ſa conſtance dans ſon malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit ou fit faire au Peuple Romain ſans Royaume & ſans biens ; ſes continuelles reſſources ſont

bien voir que ce n'étoit point un homme méprifable.

Il y a des chofes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute infigne de n'avoir point été affiéger Rome après la bataille de Cannes : il eft vrai que d'abord la frayeur y fut extrême ; mais il n'en eft pas de la confternation d'un peuple belliqueux qui fe tourne toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne fent que fa foibleffe : une preuve qu'Annibal n'auroit

pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capouë, où elle s'amollit; mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la vraie cauſe: les ſoldats de cette armée devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capouë? Alexandre qui commandoit à ſes propres ſujets, prit dans une occaſion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des

troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre ; il fit mettre le feu au bagage de ſes ſoldats, & brûla toutes leurs richeſſes & les ſiennes.

On parle beaucoup de la fortune de Céſar ; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, ſans un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Je crois que ſi Caton s'étoit réſervé pour la Républi-

que, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un ſecond rolle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame ſouvent commune: l'acceſſoire chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire: Cicéron ſe voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours; celui-ci vouloit ſauver la République pour elle même, celui-là pour s'en vanter. Je pourrois continuer le parallele, en diſant que quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton eſpé-

roit, Cicéron ſe confioit; que le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions.

On eſt bien aiſe de voir l'humiliation qu'Octave, (à qui la flaterie donna le nom d'Auguſte,) fit ſubir à Lépidus, après l'avoir dépouillé de la puiſſance du Triumvirat. Ce Lépidus étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la République, toujours le premier à commencer les troubles, formant ſans ceſſe des projets funeſtes, où il étoit obligé d'aſſocier de plus habi-

les gens que lui. Un Auteur moderne, (l'Abbé de Saint-Réal,) s'eſt plû à en faire l'éloge, & cite Antoine qui, dans une de ſes Lettres, lui donne la qualité d'honnête homme ; mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guéres l'être pour les autres.

Trajan eſt le Prince le plus accompli dont l'Hiſtoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né ſous ſon régne, il n'y en eut point de ſi heureux ni de ſi glorieux pour le Peuple Romain ; grand homme d'Etat, grand Capitaine, ayant un cœur bon qui

le portoit au bien, un eſprit éclairé qui lui montroit le meilleur, une ame noble, grande, belle, avec toutes les vertus; n'étant extrême ſur aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & repréſenter la divine.

On ſent en ſoi-même un plaiſir ſecret, lorſqu'on parle de l'Empereur Marc-Aurel: on ne peut lire ſa vie ſans une eſpece d'attendriſſement; tel eſt l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de ſoi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

Commode, qui ſuccéda à Marc-Aurel ſon pere, étoit un monſtre qui ſuivoit toutes ſes paſſions, & toutes celles de ſes Miniſtres & de ſes Courtiſans.

Il n'y a guéres eu d'Empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Severe; cependant ils ſe laiſſerent gouverner, l'un par Sejan, l'autre par Plautien, d'une maniere miſérable.

La mauvaiſe conduite de Juſtinien, ſes profuſions, ſes vexations, ſes rapines, ſa fureur de bâtir, de changer,

de réformer, ſon inconſtance dans ſes deſſeins; un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieilleſſe, furent des malheurs réels mêlés à des ſuccès inutiles, & une gloire vaine. Juſtinien avoit pris ſur le théatre une femme, (l'Impératrice Théodora,) qui s'y étoit longtems proſtituée; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Hiſtoires; & mettant ſans ceſſe dans les affaires les paſſions & les phantaiſies de ſon ſexe, elle corrompit les victoires & les ſuccès les plus heureux. Enfin Juſtinien, non content

de faire à ſes ſujets une injuſtice générale, en les accablant d'impôts exceſſifs, les déſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres. Procope, dans pluſieurs de ſes Ouvrages, a fait des éloges magnifiques de ce Prince; mais ſon *Hiſtoire ſecrette* nous fait penſer qu'il vendoit également ſes jugemens & ſes loix: obligeant par-là ſes ſujets à ſe révolter, il s'obligea à les exterminer, & rendit incultes pluſieurs Provinces; il crut avoir augmenté le nombre des Fidéles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Le Philoſophe Cratès jetta tout ſon argent dans la mer, en diſant : Allez, malheureuſes richeſſes, je veux vous perdre, afin que vous ne me perdiez pas. La conduite de Cratès n'a eu, ni n'aura jamais beaucoup d'imitateurs.

Iſocrate étant à la table du Roi de Chypre, on le preſſoit de faire les frais de la converſation ; il s'excuſa, en répondant : Ce que je ſçais n'eſt pas ici de ſaiſon ; & ce qui eſt ici de ſaiſon, je ne le ſcais pas.

Agatoclès ſe vantoit d'être le premier & le ſeul Dialecti-

cien de ſon tems, le Philoſophe Demonax lui dit: Si tu es le premier, tu n'es pas le ſeul; & ſi tu es le ſeul, tu n'es pas le premier.

Demonax voyant un Lacédémonien en colere, qui battoit ſon eſclave: Ceſſe, lui dit-il, de te rendre ſemblable à lui.

Charles II, Roi d'Angleterre, vit en paſſant un homme au pilori: Pourquoi l'a-t-on mis là, dit-il? Sire, lui répondit-on, il a fait des Ecrits ſatyriques contre vos Miniſtres. Le grand ſot! dit le Roi,

que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait.

M. de Bautru, Ambaſſadeur de France en Eſpagne du tems de Philippe IV, dit un jour au Roi qui lui parloit de ſa Bibliothéque : Je conſeille à V. M. de faire votre Bibliothécaire Intendant de vos Finances, car il paroît qu'il ne touche jamais au dépôt qu'on lui a confié.

Charles IX, Roi de France, ayant écrit à tous les Gouverneurs de maſſacrer les Huguenots, le Vicomte d'Orte

qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau ; ainsi eux & moi supplions V. M. d'employer nos bras & nos vies à choses faisables.

L'armée d'Henri IV étant arrivée dans la plaine d'Ivry, à la vue de celle de son ennemi, ce Prince fit à ses troupes une harangue aussi courte qu'elle étoit capable d'animer au combat de fidéles sujets, la voici : Mes enfans, vous êtes François, je suis votre Roi, voilà l'ennemi.

L'Ambaſſadeur du grand Sultan dit à Henri IV, qu'il étoit ſurprenant qu'un ſi grand Roi eût des armées ſi peu nombreuſes ; que l'Empereur ſon maître avoit toujours en tems de paix quatre cens mille hommes ſur pied. Henri le Grand lui répondit : Où regne la Juſtice la force n'eſt pas néceſſaire.

Henri IV pardonna à *Mayenne* qui avoit pris les armes contre lui ; B.... s'étoit auſſi déclaré ſecrettement contre le Roi. Un jour que B.... montoit dans l'appartement de Sa Majeſté, dans le tems que Mayen-

ne deſcendoit, il dit à celui-ci : *Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates.* Mayenne répondit : *Et quorum tecta ſunt peccata.*

Madame de Pontac, ſœur de M. de Thou, que le Cardinal de Richelieu fit décapiter, étant dans l'Egliſe de la Sorbonne, & voyant le tombeau de cette Eminence, lui fit une application des paroles de la ſœur de Lazare, lorſqu'elle dit : Seigneur, ſi vous euſſiez été plutôt ici, mon frere ne ſeroit pas mort. Pierre le Grand voyant le tombeau du Cardinal dans la même Egliſe, s'écria : O grand

homme ! ſi tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mon Royaume pour apprendre à gouverner l'autre.

Louis XIV répondit à un Ambaſſadeur : Je n'ai jamais reçu la loi de mes ennemis, je la leur ai quelquefois donnée ; ne m'en faites point reſſouvenir. Le même Prince dit au pere Maſſillon : Mon pere, j'ai entendu pluſieurs grands Orateurs dans ma Chapelle, j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je ſuis fort mécontent de moi-même. Un jour que M. de Neſmond, Archevêque de Tou-

loufe, haranguoit ce Prince, la mémoire lui manqua ; le Roi lui dit avec bonté : Je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous me donniez le tems de goûter les belles choſes que vous me dites.

Mademoiſelle N. . . . fit aſſembler tous ſes parens pour les conſulter, & avoir d'eux la permiſſion de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front ; peu de tems après, elle épouſa un Aventurier, ſans le communiquer à perſonne.

Julie étoit dans une aſſemblée avec ſa cadette qui ſor-

toit du Couvent. On conta une aventure galante, mais en termes ſi obſcurs, qu'une fille ſans expérience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le récit étoit obſcur, plus cette cadette étoit attentive, & plus elle marquoit naïvement ſa curioſité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur, s'écria : Eh! fi, ma ſœur, pouvez-vous entendre ſans rougir ce que ce Monſieur dit ? Hélas ! répondit la cadette : Je ne ſçais pas encore quand il faut rougir. Cette heureuſe ignorance eſt toute oppoſée à l'habileté de ces héroïnes de politique, qui conſervent une

eſpece d'ordre dans le déſordre même.

Peut-on enviſager ſans admiration ce nombre prodigieux de révolutions ſurprenantes & d'événemens divers qui ſont arrivés & qui arrivent tous les jours dans le monde ? Mais ne ceſſe-t-on pas bientôt d'être ſurpris , quand on jette les yeux ſur les révolutions étonnantes & ſur les changemens merveilleux par leſquels l'eſprit & le cœur de l'homme ont paſſé & paſſent à chaque inſtant ; ſur la diverſité preſque inconcevable des tempéramens , des climats , des édu-

cations, des paſſions, des manieres de penſer & de juger des objets, de chaque peuple en général, & de chaque homme en particulier ?

Lucius a beaucoup d'agrément, de légéreté dans l'eſprit : il a du talent, il ne manque pas de ſagacité ; mais il ne ſçait que faire valoir & vanter le mérite qu'il a & non pas s'en ſervir. Il a un défaut aſſez ordinaire à ceux qui croient valoir beaucoup, qui eſt de parler étourdiment des autres & de lui-même : il eſt capable de ſacrifier un ami à un bon mot, & cela ſans y ſonger, ſans aucune

malice, mais par l'envie qu'il a de briller ; ſeule ſource de ſon étourderie. Enfin ſans ſon cœur, qui eſt excellent, il y a long-tems que ſon eſprit lui auroit fait tort dans le monde.

Hermias, dont le moindre défaut eſt de n'avoir pas de caractere, eſt de ces gens qu'on laiſſe aller dans le monde ſur leur bonne foi, il n'eſt ni bon ni méchant ; on ne peut pas dire qu'il ſoit ſot, mais on auroit tort de décider qu'il a de l'eſprit. Il croit avoir un mérite ſupérieur : toutes les bonnes qualités qui ne lui appartiennent point, &

qu'il eſt obligé de reconnoître en autrui, lui font ombrage. Il vous dira qu'il eſt votre ami, & il ne ſe ſouviendra plus de vous, quand il pourra s'en paſſer ; il voit & connoît beaucoup de monde, mais il n'aime perſonne, & perſonne ne l'aime.

Euphroſine n'a que du bon ſens, & croit avoir de l'eſprit ; mais elle ne s'apperçoit pas qu'elle eſt ſeule à le croire : elle néglige le bon ſens qu'elle a, pour courir après l'eſprit qu'elle n'a point ; je la plains d'avoir cette manie.

Terentia a plus de génie que d'eſprit, plus de talent que de connoiſſances; elle a un goût auſſi ſûr que fin, un ſentiment exquis, une belle imagination tempérée par un jugement ſage & éclairé. Quand Terentia parle, ce n'eſt pas pour vous dire qu'elle a du mérite, elle eſt trop modeſte pour cela : vous diriez volontiers qu'elle croit n'en avoir pas, & qu'elle veut vous le faire croire de même; mais on s'apperçoit bientôt de celui qu'elle a, & on lui ſçait mauvais gré des efforts qu'elle fait pour le cacher. Terentia penſe & s'exprime

finement, noblement, avec force : on peut avoir de l'esprit avec elle, & même en avoir plus qu'elle ; lorsqu'on s'est entretenu avec Terentia, on la quitte toujours content d'elle & de soi-même : elle a beaucoup de grandeur & de délicatesse dans les sentimens ; elle a le cœur tendre & généreux ; Terentia a enfin tout ce qu'il faut pour faire une parfaite amie & une véritable maîtresse.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.